

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Race blanche. — Dessin de A. de Neuvile

N° 8

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

- ❑ Le trouble jeu de Charles Pasqua
- ❑ Le calvaire de Michel Noir, politicien honnête
- ❑ Bonnal ébloui par les belles aryennes
- ❑ Le puits qui a soif par l'abbé Guy-Marie
- ❑ La terrible Provence de Pierre Magnan
- ❑ Et plus fou que jamais : ADG...

Lettres de chez nous

Une lettre du père d'Efflam Huon de Penanster :

Votre éditorial du numéro 6 interroge : « La question que pose la mort d'Efflam de Penanster est simple et terrible : est-ce pour cela que nous élevons nos enfants ? » Vous avez raison de formuler la question, et en même temps elle semble dérisoire, tant il est évident qu'aucune société n'élève ses enfants pour les faire tuer prématurément.

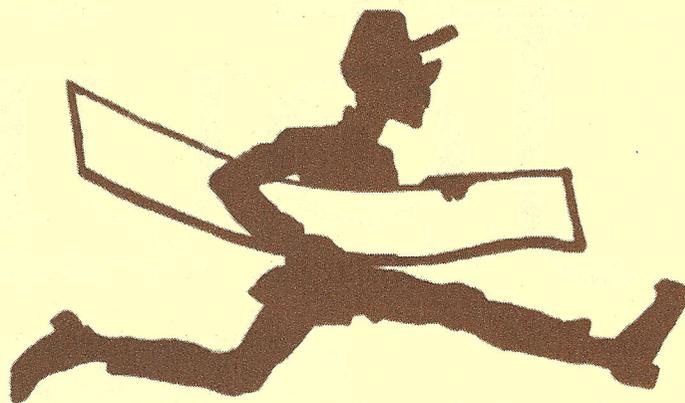
Les opérations que vous fustigez sont une chose, la mort dans leur cadre en est une autre. Nous n'avons pas à décider que la mort des êtres de valeur est réservée aux opérations généreuses.

Ce garçon était de ceux qui rendaient généreuse sur le terrain la présence française en Somalie. Il évacuait les arrière-pensées politiques mondiales. La cause pour laquelle il est mort n'était pas la sienne, soit, mais nous connaissons tous bien des cas de mort absurdes ou révoltantes, comme chez nous, pour commencer, dans ces accidents de la route où des éthyliques fauchent des vies méritantes.

Je me permets de trouver insuffisamment développée la dimension chrétienne de cette séparation. Or, c'est la seule importante dans cette lamentable affaire somalienne. « Est-ce pour qu'il aille mourir là-bas que ses parents, ses maîtres, ses chefs, ses directeurs de conscience ont élevé Efflam ? »

Etant dans ceux que vous énumérez, je puis répondre davantage. Efflam n'a évidemment pas été élevé pour aller mourir en Somalie. Il a été élevé pour faire son devoir. Il le faisait. Il en est mort. Seulement à vue humaine. « Vita mutatur, non tollitur » : toujours cette admirable langue latine qui dit en quatre mots ce que nous traduisons en huit ou neuf : La vie n'est pas enlevée, elle est transformée.

Dieu est plus intelligent que nous. Je ne voudrais pas que la révolte que vous évoquez, qui est d'ordre temporel, interfère avec les voies du Seigneur. Je suis de ces Français ulcérés de la récupération politique permanente où des habiles annexent la tradi-



tion, Jeanne d'Arc et le Sacré-Coeur en faisant croire à des braves gens qu'ils votent pour l'Evangile et pour sa charité. Vous ne me semblez pas en être, et même si je ne partage pas la violence de votre indignation devant la mort de mon fils, j'y perçois la bonne foi. Si compréhensible et tentante que soit la révolte, elle ne doit pas déboucher sur la prise en otage par ceux qui font commerce de l'émotion que soulève ce type d'événement. La réflexion qu'il appelle est d'un autre ordre. Vous l'avez compris aussi, me semble-t-il. Je voudrais être sûr que vos lecteurs soient tous dans ce cas.

VINCENT HUON DE PENANSTER

Raymond Triboulet : l'erreur de Pétain

J'ai bien reçu le n° 5 de votre décadaire. Je pense que vous avez quelques indications sur ma longue carrière littéraire et politique ; cela vous permet de penser que je suis favorable à votre action en faveur de la civilisation française et de la tradition catholique. J'ai donc lu avec soin vos premières pages qui traduisent bien l'état d'esprit des journalistes actuels et encore des meilleurs d'entre eux : ils ne sont inféodés à aucune tendance politique et ils éreintent tous les acteurs présents de notre politique intérieure. Comme vous et vos amis le faites avec esprit, c'est un jeu sympathique. Malheureusement je suis arrivé à votre page 18. Vous touchez à l'Histoire et, comme je suis historien, je dois dire que l'article de Pierre

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch

- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris

- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution

- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

ISSN : en cours

Monnier donne à l'ensemble de votre action une tendance d'obstination dans l'erreur historique qui limitera votre audience : "Les Français de 1940 avaient à choisir entre la Résistance et la Collaboration"... Comme je l'ai démontré dans "Un Gaulliste de la IVe", c'est le message à la radio du maréchal Pétain le 17 juin 1940 qui a clairement mis en lumière la machination hitlérienne, utilisant la gloire d'un maréchal de France. A ce moment, Pétain commit l'erreur scandaleuse de déclarer qu'il fallait "déposer les armes" six jours avant que l'armistice ne fût signé : d'où un million de soldats français déposant les armes sur ordre de leurs chefs et sans combattre, pour subir pendant cinq ans la captivité en Allemagne. Ce n'était que le début de la déchéance de ce maréchal victime d'une ambition sénile et d'une lucidité lacunaire, comme le démontre le meilleur livre historique écrit sur lui ("Pétain" de Tournoux)... Fait prisonnier sur ordre le 18 juin précisément, je n'ai pas entendu De Gaulle, mais j'ai relu ses appels admirables au bon sens, à l'honneur, à la poursuite du combat, à la victoire qui lui paraissait certaine. L'histoire a tranché, ses appels sont historiques ! Comment avez-vous pu faire l'erreur de donner à penser par cet article que vous n'êtes pas libre, mais soumis aux passions sectaires qui déchirent les Français ?

RAYMOND TRIBOULET,
ANCIEN MINISTRE, MEMBRE DE
L'INSTITUT

P.S. Je n'ai jamais reproché aux Français occupés par l'ennemi d'avoir cherché le confort de la collaboration. Ni eux, ni surtout leurs enfants ne méritent la rancune des Français d'aujourd'hui, mais, hélas, ce sont eux qui gardent mauvaise conscience et nous en veulent, à nous, d'avoir vu clair !

Editorial

Zombies, fauves et barbares

L'émission « SOS profs battus » est le réquisitoire le plus violent qui ait été prononcé depuis longtemps à la télévision contre la société française, civilisation à l'agonie qui livre aux fauves et aux barbares leur lot de proies à dévorer et de martyrs à sacrifier. Ici, les martyrs sont les enseignants et les bêtes immondes sont les jeunes qu'une prof, en proie à une sorte de délire mystique pour lequel on la traite par la psychiatrie, accusera d'être « possédés ».

Humiliés, insultés, battus, mutilés, volés, leurs familles et leurs biens menacés, des « profs » tentent désespérément de trouver une explication plus rationnelle à leur malheur. Vieux réflexe marxiste, ils incriminent la société « qui concentre les immigrés dans des ghettos pour ne pas avoir à s'en occuper, laissant à la drogue et aux armes à feu le soin d'anéantir, comme aux Etats-Unis, les plus excités ».

Analyse primaire que contredisent, en France sociale-démocrate, les centaines de milliards lourds dilapidés en expertises, assistantes sociales, grands travaux de réhabilitation et construction de collèges aussi vite saccagés qu'édifiés.

Ces jeux du cirque, ce déferlement des barbares dans l'Empire (les « rodéos » en voiture et le modèle afro-américain célébré par Lang et les médias) évoquent irrésistiblement la décadence romaine que la « saine réaction populaire » naguère évoquée par Pie XII suffirait à endiguer.

Mais les Français n'ont plus la force de réagir.

Ils redoutent plus encore d'être traités de racistes que de se faire voler ou tuer.

Terrés comme des zombies, ils ne craignent rien tant que d'être arrachés au sommeil hypnotique qui constitue leur ultime défense, dérisoire et mortelle, contre les agressions du monde.

A ceux qui croient encore la résistance possible, il ne restera bientôt plus, contre les possédés, que l'exorcisme de la prière.

NICOLAS BONNAL



CANDEUR

 Michel Noir, maire de Lyon et porte-fanion de la « génération morale » depuis qu'il avait appelé ses amis à perdre les élections plutôt que leurs âmes en s'alliant avec le Front national, vient de faire éclater aux yeux de tous la blancheur éblouissante de sa probité candide à l'occasion d'une longue confrontation de huit heures avec son gendre, le chevalier d'industrie Pierre Botton, inculpé d'abus de biens sociaux, dans le bureau du juge lyonnais Courroye.

CADEAU

 Le juge ayant trouvé dans les papiers saisis chez Pierre Botton une facture d'« achat de tissus » d'un montant de cinquante-huit mille francs, Michel Noir a reconnu que c'était le prix d'un manteau que lui avait acheté son gendre. Il a indiqué au juge qu'il croyait que ce manteau était un cadeau d'anniversaire.

OUBLI

 Le même juge ayant extirpé de son dossier une note de restaurant de deux millions de centimes réglée par le même Botton à Bocuse, Michel Noir a reconnu qu'elle correspondait à la date et au prix d'un repas auquel il avait convié les collaborateurs de son ministère. Il a indiqué au juge qu'il ne savait pas que son gendre avait payé mais qu'il croyait que le restaurateur avait omis d'adresser l'addition au ministère.

Quelques nouvelles

“Je m'abonne avec réticence, car MOI, je suis de droite. En particulier j'aime bien Pasqua.”

Cette lettre reçue par “Le Libre Journal” reflète une tendance très présente au sein de la famille nationaliste ou patriotique. Tendance que l'on pourrait dire “unanimiste” ou “unioniste” et qui pense, avec sincérité, qu'une union de toutes les “droites” est souhaitable et possible et que toute réticence relève de la trahison de l'intérêt national.


**“Ils font
exactement
comme nous”**


Rien ne semble pouvoir détromper les tenants de cette union à tout prix. Ni la composition d'un gouvernement dit “de droite” dont le personnage emblématique, Simone Veil, animatrice du cénacle socialiste et mondialiste qu'est le “Club Vauban” et privée de toute légitimité électorale, a évidemment été imposé de l'extérieur. Ni le cynisme courtois avec lequel Edouard Balladur renie les promesses de la campagne pour poursuivre à l'identique la politique de son prédécesseur, ce qui arrache à l'ex-ministre socialiste Strauss-Kahn ce cri du cœur : “Ils ne peuvent pas réussir, ils font exactement comme nous !”

Ainsi, malgré insultes,

rebuffades et reniements, il se trouve des sympathisants de la droite nationale et catholique pour défendre la “droite” gouvernementale et libérale et l'électorat UDF-RPR se reconnaît trahi.

A cet égard, on reste interloqué par l'impaviderité des “unionistes” devant des proclamations qui, même rejetées dans le néant médiatique par le vacarme de la énième affaire Tapie, restent parmi les plus significatives de ces dernières semaines : celles de Charles Pasqua en faveur de la dépénalisation des drogues dites “douces”.

Sur France 3, d'abord, puis dans un articulet du “Figaro”, le ministre d'Etat-ministre de l'Intérieur a prétendu ouvrir un débat sur l'opportunité de lever l'interdit sur le cannabis.

La chose aurait dû susciter une levée de boucliers. De la part de la droite nationale, certes, mais aussi de la droite libérale. On attendait, par exemple, que Philippe de Villiers dénonce cette inversion des “valeurs”, et même, que des électeurs du RPR se mobilisent contre un tel reniement.

Rien ne s'est passé.

A l'exception du Front national, par la voix de Martine Lehideux, présidente du Cercle des femmes d'Europe, relayée par “Présent” et “National Hebdo”, nul ne s'est ému de l'ahurissante pirouette de ce psycho-rigide proposant une mesure que

même Jack Lang n'aurait pas osé avancer sous les acclamations de la gauche la plus branchée

“Globe-Hebdo” ne titre-t-il pas à la une : “Dépénalisation des drogues douces, Pasqua roule pour vous” ?

Cette capacité de “sidération” de l'adversaire, c'est l'art de Pasqua.

Il consiste à brandir son image de “dur” et à user des effets d'annonce aussi tintamarresques qu'inefficaces comme d'autant de paravents à l'abri desquels il peut mener une politique contraire aux vœux de ses inconditionnels mais conforme aux besoins de ses mandataires cachés.

Le cas de l'immigration est exemplaire : sur ce terrain, depuis 1986, Charles Pasqua a tout dit et tout fait pour renforcer son image droitière dans son propre électorat, alors même qu'il abandonnait la victoire à l'ennemi.


**Une idée
fâcheuse
et provocatrice**


Depuis son “La France ne doit plus être un dépôt” jusqu'à l'expulsion tonitruante des “101 Maliens” à bord du fameux “charter”, en passant par son idée si fâcheusement évocatrice des “quotas par profession” et, aujourd'hui, le calamiteux “amendement Marsaud”.

L'affaire du fameux “charter des 101 Maliens”



les du marigot

est exemplaire. La stupide brutalité, l'évidente inhumanité et les erreurs qui émaillèrent son déroulement eurent pour seul résultat de déchaîner une campagne d'opinion si efficace que toute expulsion devint pratiquement impossible en raison de la mobilisation des réseaux associatifs, juridiques et médiatiques.



Le coup de l'amendement "faciès"



Aujourd'hui, à de rarissimes exceptions près, tous les Maliens expulsés sont revenus, alors qu'un rapatriement soigneusement préparé, sérieusement organisé et humainement conduit aurait pu être le signe et l'amorce d'une véritable politique d'inversion des flux migratoires, avec aide à la réinsertion au pays, qui seule aurait pu gagner l'indispensable adhésion des pays exportateurs de migrations.

Le récent "amendement faciès" d'Alain Marsaud est de la même farine. Rédigée de manière à permettre à ses adversaires de feindre de comprendre le contraire de ce qu'il dit, cette disposition, où figure, comme un chiffon rouge sous le nez du taureau, le mot honni de "race", a focalisé, unifié, renforcé, justifié et médiatisé l'opposition des lobbies immigrationnistes contre l'ensemble d'un projet pourtant à peu près nul sur le plan de l'efficacité.

Ce serait mal connaître le brillant et charmeur "juge Marsaud", âme damnée de Charles Pasqua, que de voir là une maladresse.



Une nuance artificielle



Le retournement du "terroriseur de terroristes" à propos des drogues dites douces procède de la même dialectique. Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire l'interview donnée au "Figaro" par Jean-Paul Seguela, homme de Pasqua qui joue, pour les affaires de drogue, un rôle équivalent à celui du juge Marsaud pour les affaires d'immigration. Il reconnaît que la nuance entre drogues douces et dures est purement artificielle. Sans pour autant dire si cela signifie que le projet de dépénalisation est une idée en l'air en ce qui concerne le cannabis ou s'il est destiné à s'étendre à l'héroïne dès que le pli sera pris...



Un cabinet de Gauche



Au fond, si l'on porte sur l'action du ministre de l'Intérieur un regard sans œillère ni passion, si l'on considère non pas l'homme mais son passé, ses amis et son environnement, si l'on retient que Pasqua est l'un des rares politiciens issus du résis-

tancialisme à soutenir la fiction d'un passé résistant de Mitterrand à qui il apporte, contre toute vraisemblance et en dépit des instances officielles, le soutien de son témoignage, si l'on se rappelle qu'il fut l'allié du gaullo-progressiste Philippe Séguin, si l'on sait qu'il a bourré son cabinet de militants de gauche, avoués ou masqués, comme l'architecte trotskyste Roland Castro, le prêtre défroqué socialiste Jean-Claude Barreau, le national-sioniste Patrick Gaubert ou le contempteur du nationalisme Seguela, l'évidence s'impose : loin d'être le contrepoids droitier de Simone Veil considérée comme caution à gauche, Charles Pasqua est, dans le gouvernement d'Edouard Balladur, l'aile marchante mais masquée du mondial-socialisme métisseur.



La discorde chez l'ennemi



Un parallèle audacieux consisterait à dire que Simone Veil joue, à l'intention de la droite nationale, le rôle de voltigeur-provocateur d'un Gaillot-évêque vis-à-vis de la tradition catholique et que Pasqua partage les valeurs du Front national avec autant de sincérité que Decourtray-évêque partage la fidélité des traditionalistes. Ce qui permet à l'un comme à l'autre de semer impunément la discorde chez l'ennemi en feignant de lui tendre la main.

CADEAU (bis)



Le même juge ayant enquêté sur une affaire

de faillite personnelle dans laquelle Michel Noir était intervenu pour apurer un découvert bancaire de cinq cent mille francs, Michel Noir a reconnu avoir soldé en liquide ce découvert au cours d'une transaction qui s'est déroulée dans son bureau de maire le 24 décembre 1992.

Il a confié au juge son étonnement d'apprendre qu'on n'avait pas le droit de faire un cadeau de Noël à sa banque.

NON IMPOSE



Le juge Courroye ayant interrogé Michel Noir sur

l'état de ses revenus, le député-maire de Lyon a indiqué qu'il était si pauvre qu'il avait, selon « Libération », « déclaré des revenus non imposables en 1990 et 1991 ». Le juge a admiré qu'un économiquement faible puisse se promener dans un manteau de soixante mille francs.

C'est qu'il n'aura pas lu la nouvelle de Gogol...

DILEMME



Enfin, le juge ayant demandé si Michel Noir le

prenait pour un idiot ou pour un imbécile, ce dernier a gardé de Conrad le silence prudent. Tant qu'il n'aura pas consulté ses amis Bernard Tapie et François Léotard, rois du non-lieu, il persistera dans cette position d'une haute élévation morale.



UNE PRISON DE MAÇONS

 Le directeur des services pénitentiaires, Jean Claude Karsenty, vient de céder sa place à Bernard Prévost, ancien préfet de la Nièvre. Le haut personnel de l'administration des prisons attend de savoir si son nouveau patron appartient à la même obédience maçonnique que l'ancien qui avait transformé la « pénitencière » en annexe des loges.

PROMOTION-SANCTION

 La nomination de Bernard Prévost, au moment où les prisons menacent d'être le lieu d'une nouvelle explosion de mécontentement (plus d'une douzaine d'agressions de gardiens en quinze jours), est perçue par certains comme une « promotion-sanction ». C'est ce fonctionnaire qui annonça à François Mitterrand le « suicide » de Pierre Bérégovoy alors que l'ex-premier ministre n'était pas encore cliniquement mort. Empressement qui entraîna l'Élysée à répercuter la même bourde vers les médias et déclencha le cafouillage que l'on sait.

CONFIDENCE

 Deux jours avant la mort de son mari, Madame Bérégovoy avait confié à un cercle restreint de dames qui, lui rendant visite, s'inquiétaient de sa mauvaise mine : « Depuis le départ de Pierre de Matignon, nous vivons sur un volcan. Je ne ferme pas l'œil de la nuit et je n'ose même plus allumer la radio ou la télévision. »

Autres nouvelles

Giscard mène une guerre de harcèlement

La fausse querelle sur la « chasse au faciès » artificiellement lancée par l'amendement Marsaud et les incongruités de Philippe Séguin ont un moment couvert les bruissements et coassements qui montent du marigot.

Ce n'est pas pour autant que cette jungle boueuse en réduction s'est apaisée.

Valéry Giscard d'Estaing, par exemple, poursuit toujours François Léotard de sa haine vigi-

lante. Il a trouvé un allié inattendu en la personne de Bernard Pons qui, lui aussi, tire à boulets rouges sur le ministre de la Défense dans le but de déstabiliser légèrement Edouard Balladur dont l'inoxydable cote de popularité indispose de plus en plus Jacques Chirac.

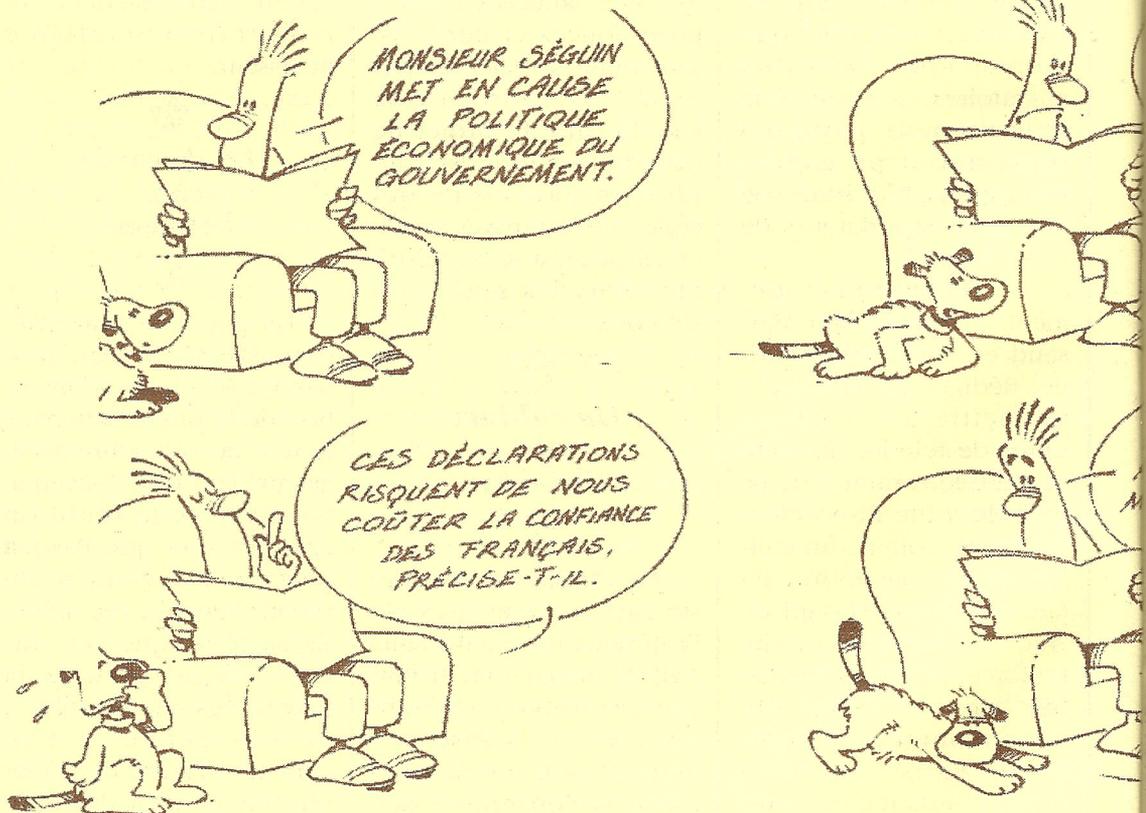
Vous suivez toujours ?

Pour couper court à cette manœuvre, le Premier ministre a eu l'idée d'organiser un déjeuner de réconciliation entre Fran-

çois Léotard et Bernard Pons.

Changement politique d'idéologies

Les choses se sont passées dans une ambiance si réfrigérante qu'Edouard Balladur n'a pu retenir ce cri d'angoisse : « Si les affrontements se multiplient ainsi au sein de la coalition gouvernementale, je serai contraint à une dérive droitière pour tenir



le pays ». Ce que Charles Pasqua confirme à sa manière en confiant « Le Premier ministre est un homme intelligent et sans état d'âme ; d'ici quatre mois, il nous gratifiera d'un changement de politique à 180° ».

❖
**L'embargo
est
bafoué**
❖

Horresco referens.

Mais les querelles ne sont pas pour autant éteintes. Entre Valéry Giscard d'Estaing et le RPR, par exemple. Alain Juppé, pour ne parler que de lui, a récemment remis en place l'ex-président de la République en Commission des affaires étrangères. Répondant à ses critiques, il lui a sèchement signifié qu'« il n'était pas le fondé de pouvoir de la diplomatie française ».

Ce qui, on l'imagine, n'a pas du tout plu à l'ancien locataire de l'Élysée.

On a donc vu Valéry Giscard d'Estaing se lever et annoncer comme une découverte révoltante ce que tous les responsables qui touchent, de près ou de loin, à la diplomatie savent depuis des semaines : en ex-Yougoslavie, la France arme, au mépris de l'embargo, tous les camps en présence.

En fournissant notamment les meurtriers mortiers de 40 Thomson qui sèment la désolation dans les populations civiles.

VGE a expliqué qu'il avait des informations détaillées sur la « filière hongroise » par laquelle l'embargo est bafoué, sur les quatre sociétés parisiennes qui servent de couverture (dont l'une dirigée par le propre frère du Serbe Milosevic) et sur le rôle incongru quoique déterminant, dans ce réseau, de caïds très médiatiques de la mafia footballistique franco-yougoslave, dont certains sont très proches d'un non moins médiatique personnage du monde du foot et de la politique médiatique.

La chose pourrait bien prendre une ampleur inattendue par le biais d'un autre scandale qui secoue le monde du football : l'affaire de corruption d'un joueur de Valenciennes qui a avoué avoir été payé par les dirigeants de l'Olympique de Marseille pour jouer au-dessous de ses moyens.

Il va sans dire que Bernard Tapie, parangon des vertus sportives et politiques, ne saurait en

aucun cas être mêlé à cette affaire qui discrédite son propre club.

Cela va sans dire mais cela irait encore mieux en le disant.

Surtout, d'ailleurs, si c'était l'enquête qui le disait...

En attendant, l'ancien président de la République a annoncé que, si le gouvernement ne mettait pas fin au scandale que constitue le contournement d'embargo, lui, Giscard, rendrait la chose publique.

❖
**"Balladur
passe pour
un zozo"**
❖

Ce qui n'a pas semblé émouvoir Alain Juppé plus que cela...

Autre mécontent, Robert Pandraud, qui n'a pas encore digéré d'être écarté d'un gouvernement où son meilleur ennemi Charles Pasqua tient une place d'honneur.

Il se répand donc partout en affirmant, d'un air faussement navré, que « tant que Balladur n'aura pas réglé le problème de l'emploi, il passera pour un "zozo" ».

Plus solennel, Pierre Mazeaud joue les Cassandre et clame son inquiétude qu'en annonçant la suppression de trente mille emplois de fonctionnaires Edouard Balladur ne « désespère les chômeurs ».

Lesquels, sans doute, vivent pour l'instant dans une béate espérance...

Comme on voit, l'adéquation entre les préoccupations des hommes politiques et les soucis du menu peuple reste à l'ordre du jour.

Cohenneries

Sauvages, mes frères...

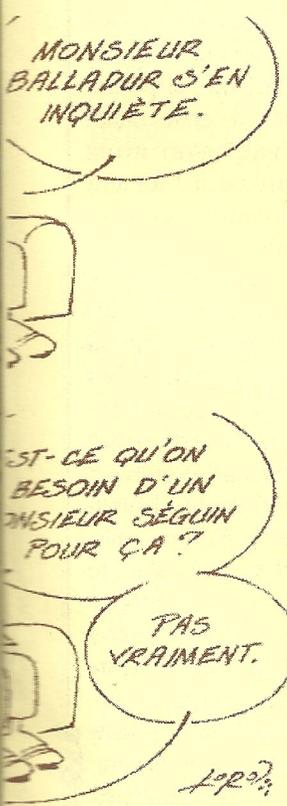
Jn a découvert deux nouvelles tribus vivant en marge de notre belle civilisation et présentant la particularité, l'une d'avoir la peau rouge, l'autre la peau brune. Mais le plus étrange, et il faut saluer les éminents ethno-sociologues du "Canard Enchaîné", du "Monde" et de "Libération" d'avoir relevé cette singularité, c'est que ces deux tribus, après s'être violemment opposées jusque dans un passé récent sur de bêtes questions doctrinales basées sur leur couleur respective (les uns voulant imposer le rouge à l'univers, les autres considérant le brun comme la plus jolie des couleurs et tenant à la préserver de mélanges inconsiderés), ont opéré un rapprochement.

Il semble, si j'ai bien compris, que les "Rouges" et les "Bruns" aient constitué une sorte de front national contre leur ennemi commun : les grandes tribus établies, au pouvoir sans partage, dont les sorciers prônent le mélange des couleurs et se vendent pour quelques bols de manioc à la mafia apatride du fric et aux trafiquants internationaux de sagaies qui se remplissent les poches de pépites en déclenchant des guerres tribales ici et là.

Que les "Rouges" et les "Bruns", confrontés aux dures réalités quotidiennes, se battant pour leur survie dans un milieu hostile, sans moyens (paraît qu'ils n'ont même plus de faucille ou de marteau), déboussolés par l'invasion de leurs territoires par d'autres peuplades qui viennent y chasser, se soient retrouvés pour lutter ensemble contre ces vilains sorciers et leurs mandants, voilà qui stupéfie les ethno-sociologues du "Canard Enchaîné", du "Monde" et de "Libération". Qui les inquiète même. Comme ils ont raison, on ne saurait trop se méfier de tels sauvages. Zut, j'ai tout mélangé : les deux tribus découvertes, l'ont été en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Elles n'ont rien à voir avec celles dont parlent les journaux précités, le PCF et le FN.

D'ailleurs, savent-elles seulement que Carpentras n'est toujours pas delenda ?

J.-P. COHEN



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Les aventuriers de la gauche perdue **PARCOURS D'UN COMBATTANT**

Peut-on entrer dans le réel sans sortir de la gauche ?, nous interroignons-nous la décade dernière. La réponse est non, définitivement non : toute gauche, même soi-disant "réaliste", est utopique — et d'ailleurs toute utopie est de gauche ! En revanche, il suffit de sortir de ce cercle vicieux pour découvrir les réalités. La preuve : quelqu'un vient de le faire...

Quand un Max Gallo dénonce les "chimères post-nationales" au nom du "fait national", c'est pour en donner aussitôt une définition délirante. Sa France à lui doit être "ouverte", c'est-à-dire "intégrer quiconque accepte les principes républicains qui la définissent". Cette France-là est donc née en 1792 — et elle n'en a plus pour longtemps avant d'exploser, si vraiment elle a vocation à intégrer tous les immigrés "républicains" du monde...



De Mao à la CGT



Trêve d'irréalisme ! Entrons dans le surréalisme avec l'itinéraire de Jean-Paul Cruse. Vous ne connaissez pas Cruse ? Normal. Il ne vient pas de "chez nous", et vous aviez peu de chance de rencontrer sa signature, à moins d'être un lecteur assidu de "Libération", où il écrit depuis tantôt vingt ans.

Son parcours intellectuel est à la fois unique et révélateur du désarroi de ce "peuple de gauche" abusé par ses Maîtres au point d'en être désabusé...

Soixante-huitard enthousiaste à vingt ans, Cruse adhère peu après au mouvement maoïste de la "gauche prolétarienne",

en même temps qu'un certain Serge July... Mais bientôt, leurs chemins vont diverger : après la disparition du "maoïsme à la française", July, lui, sait s'adapter : il devient progressivement le Jean d'Ormesson de la gauche-caviar... et le Robert Hersant de "Libé".

Cet "embourgeoisement" n'est pas du goût du camarade Cruse qui, pour le stigmatiser, ira jusqu'à créer un syndicat CGT à "Libé" ! Fureur de July qui prend, à juste titre, cette initiative comme une attaque personnelle : autant dire qu'il est devenu un patron capitaliste comme les autres, contre lequel les travailleurs doivent se défendre...



De la victoire de 1981 à la mort de la Gauche



Les deux anciens camarades se retrouvent, certes, en mai 1981 pour célébrer la victoire des "forces de progrès" — mais la réconciliation sera de courte durée. July s'installe, douze ans durant, dans le rôle d'exécutif de la pensée-Mitterrand. Très vite, au contraire, Cruse s'indigne, au nom de la vraie gauche, des trahisons sociales-démocrates, puis,

au nom de la simple morale, des dérives mafieuses du régime. Faute de pouvoir crier sa colère dans "Libé", il le fait dans les colonnes fourre-tout de "L'Idiot international". C'est là qu'il s'élèvera, entre autres, contre la Guerre du Golfe et le traité de Maastricht. De telles prises de position n'étaient pas conformes à la ligne de "Libé", sans doute — mais elles restaient partagées par une partie de la gauche. C'est en mai dernier que Jean-Paul Cruse a vraiment franchi le Rubicon dans un article ultra-polémique en deux leçons :

1) "La gauche en France, c'est fini. Pour toujours. Et c'est bien !", écrit l'ancien gauchiste, qui explique : "Toujours plus de magouilles, de déchirements et d'échecs" ont abouti à l'autodestruction de la gauche. "Un cycle de 200 ans en a épuisé le sens..." C'est donc un cycle de 200 ans qui s'achève ? Diantre, ce révolutionnaire-là parle comme un contre-révolutionnaire...



Pour un "nationalisme" autoritaire



2) A partir de ce constat, "la politique est simple", poursuit notre nouveau

Candide. Il y a "les gens de l'esprit contre les gens des choses, la civilisation contre la marchandise, la grandeur des nations contre la balkanisation du monde" — qui s'opère, ose-t-il ajouter, "sous les ordres de Wall Street, du sionisme international, de la Bourse de Francfort et des nains de Tokyo". On peut toujours rêver, commente l'ancien rêveur brusquement réveillé, mais "le réel est là, et pas ailleurs". Il n'y a qu'une alternative : soit "l'agenouillement devant l'argent, le soft totalitarisme, la putasserie médiatique et le racisme antiraciste", qui nous entraînent irrémédiablement dans "une logique de crise, de soumission, d'avitissement et d'éclatement" ; soit "un violent sursaut de nationalisme", qui seul permettra de "restaurer l'égalité des chances" et de "répondre aux problèmes, effectivement liés, de l'immigration, de l'insécurité et du chômage" par une "politique autoritaire de redressement du pays". Vous voyez bien que la gauche mène à tout, à condition d'en sortir ! Reste qu'un tel programme a commencé de déclencher une levée de boucliers générale, au sein de cette "gauche morte" dont Cruse piétine allègrement le cadavre...

(à suivre)



Et c'est ainsi...

par ADG

UN MONDE FOU



— *Courrier
personnel*
— *Chaud et froid,
gras et maigres*
— *Chiffres déments*
— *Grandeur
consécutive
du monde.*



Tout d'abord, je tiens à remercier mon nombreux lecteur de Boissy-sous-Saint-Yon qui, éprouvant comme moi la plus vive sympathie pour les tuyaux, m'a envoyé une longue lettre dont j'ai fait mon chou marin le plus gras. Si la nature avait horreur d'Ovide, il est certain qu'elle aime le trop-plein et on ne sera jamais assez exhaustif pour tout ce qui concerne le tuyau, faussement considéré comme un sujet creux. Nous y reviendrons donc.

De la même manière, et à la demande générale de notre futur abonné Claude Badesco dont on ne dira jamais assez la part importante qu'il occupa dans la genèse du maillochon, nous dirons un jour prochain tout ce que nous savons sur la vie sexuelle des huîtres. A côté de notre science sur ce délicieux mollusque bivalve, tout l'immense savoir de Joseph Grec sur les mœurs du capitaine Thon n'est que groupie de chansonnier.

Par ailleurs, notre fidèle abonné de Nouvelle Calédonie doit être informé que si le pilou-pilou et les bougnas ne nous manquent guère, en revanche le cerff nous fait cruellement défaut et que nous serons bien aise, à la fin de cette année, d'y goûter à nouveau, soit à l'affût, soit en pot-au-feu.

Ces nouvelles du plus vaste monde étant données, nous étant assuré que l'Everest n'a pas grandi de façon trop sensible ces derniers jours, ayant reconnu que l'autobus 25 passe toujours par la rue de la Glacière au risque d'un chaud et froid et que le cousin pauvre s'interroge avec gravité sur l'opportunité qu'il y a de convertir sa Sicav en emprunt Balladur, il n'y a pas de raison de différer davantage ce qui fait aujourd'hui l'objet de cette chronique où il est régulièrement prouvé que c'est pas les plus gras les plus maigres.

Sachez donc que selon un rapport alarmant de l'Organisation mondiale de la Santé (O.M.S.), un demi-milliard environ d'habitants de cette planète sont atteints de troubles mentaux, l'échantillonnage brintezingue se décomposant comme suit : 52 millions de schizophrènes, 150 millions de névrotiques et 120 millions d'arriérés mentaux.

Poilà des chiffres qui font froid dans le dos, même si, d'un autre côté, ils ravissent les fabricants d'entonniers, les cardeurs de camisoles et les planteurs de capiton. Un demi-milliard de fous plus ou moins furieux dont l'O.M.S. (je rappelle que cela ne veut pas dire Olympique de Marseille Scandales) nous dit qu'ils ne reçoivent pas toute l'aide dont ils ont besoin, ça commence à compter sous les plafonds fraîchement repeints où sont accrochés des pinceaux au-dessus d'échelles retirées impromptuement.

On remarquera sans satisfaction notable que l'O.M.S. ne donne pas dans ses effarants totaux, le nombre de cons qui cousinent de ci, de là avec les fondus, mais on peut considérer qu'il s'agit également d'un chiffre considérable, un autre demi-milliard au bas mot, selon les saisons, les nuits de pleine lune et les programmes d'Arte.

Personnellement, je n'ai pas compté et, bien sûr, je n'ai pas les moyens dont dispose l'O.M.S. (Option Maboules Scientifiques), mais j'en connais rien qu'à moi tout seul une belle marmitee.

De cons.

Dirai même à vue de PAF qu'ils seraient plus nombreux, entre ceux qui sont sales, pauvres, petits, vieux, grands, gros, que les malheureux folingues répertoriés par l'organisation internationale.

Mais ne chipotons pas et admettons ce demi-milliard ajouté à l'autre demi-milliard, ce qui nous donne, même sans être finaliste au jeu des Chiffres et des Lettres, un bon gros milliard d'individus fous comme des lapins ou cons comme la lune. Sachant que nous sommes entre cinq et six milliards d'habitants sur cette bonne vieille planète (et il y a beaucoup de gens, là-dedans, que nous ne fréquentons pas), on peut raisonnablement avancer qu'un terrien sur cinq bat la breloque ou est un fan des Musclés du Club Dorothée.

C'est saisissant et ça renvoie bien loin de nous les débats sur le code de la nationalité, les détails du mariage de B.H.L. avec Mlle Dombasle (j'ai bien connu son père, Pierre Dombasle, qui travaillait chez Roblot) ou les états d'âme de M. Méhaignerie.

*Et pourtant c'est ainsi que,
même fou, ce monde
est grand.*



Entretien courtois avec

Berrichon et fils d'un accordeur de piano, Jean Miot tient sans doute de ces antécédents des dons étonnants de diplomate. A cinquante-trois ans, il cumule les titres d'administrateur de la Socpresse (Groupe Hersant), de directeur délégué du « Figaro », président de l'« OJD-Diffusion Contrôle » (organe de mesure de la diffusion des journaux) et de président de la FNPF. Pour autant, ce journaliste passionné (son fétiche est une machine à écrire portable de correspondant de guerre en 14-18) reste un homme d'humour et de fidélité. Il ne craint pas d'afficher son amitié avec des gens qui, en présence l'un de l'autre, se sauteraient à la gorge. Pour Miot, ces antagonismes ne sont que regrettables



prises d'un bœuf en daube et des avantages comparés de George Sand et de Jean-Sébastien Bach. Jean Miot, qui vient d'être porté à la présidence de la Fédération nationale de la presse française, nous a accordé cet entretien naturellement courtois sur l'état des lieux au moment de son entrée en fonction.

LIBRE JOURNAL

Jean Miot, qu'est-ce que la FNPF ?

JEAN MIOT

C'est une confédération qui réunit la presse quotidienne parisienne, régionale, départementale, les hebdomadaires parisiens et provinciaux, la presse magazine et périodique et la fédération de la presse spécialisée. En tout plus de trois mille cinq cents titres.

Un puissant lobby ?

Pas du tout ! Et justement, il est nécessaire que cette profession s'organise. Lorsque l'on considère la puissance des organisations professionnelles britanniques ou allemandes, on est effaré de constater que les groupes de communication français sont des épiciers de village, et je

manquements à un joyeux savoir-vivre qu'il incarne de façon saisissante. Rabelais ressuscité, il tient, comme son modèle, que « Dieu a fait les planètes et nous les plats nets » ou qu'« odeur de vin est, ô combien, plus riante, friande, priante, plus céleste et délicieuse que d'huile », mais aussi qu'il « convient d'être sage pour fleurir, sentir et estimer

les beaux livres ... » Posant sur toutes choses un sourire serein que contredit parfois l'éclair du regard, ce négociateur infatigable n'aime rien tant, après un affrontement, que de gagner, bras dessus, bras dessous, avec son opposant, l'estaminet le plus proche pour y débattre des vertus de quelques grands bordaux, des moelleuses sur-



Jean Miot

pèse mes mots, à côté de Bertelsman ou de Murdoch.

Si lobby il doit y avoir, c'est face aux fonctionnaires eurocrates qui pondent des directives sur des sujets dont ils ignorent tout et croient pouvoir traiter de la presse comme du textile ou de la savonnette. Alors qu'un journal, n'étant évidemment pas un produit d'exportation, relève exclusivement du principe de subsidiarité.

Comment se peut-il qu'une telle puissance économique n'ait pas, sur le monde politique, plus d'influence ?

D'abord, parce que la presse pêche par pusillanimité. Elle devrait faire mieux entendre sa voix. Un bon exemple récent a été donné par « le Parisien ». Philippe Amaury ne parvenant pas à joindre Monsieur Carignon au téléphone a sorti une édition spéciale à quelques exemplaires de son journal avec ce titre « Carignon a disparu ». A peine le journal était-il déposé au ministère que le ministre accordait le rendez-vous espéré.

Ensuite, cette fédération, qui est une confédération, doit s'habituer à travailler en synergie quand il s'agit de sujets intéressants toutes ses composantes. La bataille de la TVA au taux zéro, par exemple, ne doit pas tourner au « jeu des Sept familles » mais être menée de front par toutes les composantes de la FNPF. C'est dans cette perspective que je compte

créer très rapidement ce que j'appelle un « exécutif restreint ».

On dit que la presse est malade. Quelle est sa maladie, quels sont les agents infectieux et quels remèdes proposez-vous ?

La presse est avant tout malade d'elle-même et c'est à mon avis une fièvre passagère. La conjoncture ne fait qu'amplifier les effets de ce malaise par la récession publicitaire et l'érosion du lectorat.

L'OJD vient d'organiser le troisième Observatoire de l'écrit.

A y regarder de près, le tableau n'est pas si noir qu'on le dit. La presse magazine, la presse spécialisée, la presse télévisée, la presse médicale ou familiale se portent plutôt bien. La maladie affecte les journaux qui ne secrètent pas d'anti-corps.

Soyons franc, la presse a beaucoup trop joué sur la publicité. Elle a deux marchés : les lecteurs et la publicité, mais elle a oublié que le premier marché est celui des lecteurs. Le secret est peut-être tout simplement de faire des journaux que les lecteurs aiment lire...

On constate cependant que les publicitaires investissent environ trois fois plus dans la presse que les lecteurs eux-mêmes. Cela relativise l'importance du lectorat dans la bonne santé économique d'un titre, non ?

Mais justement. Cela prouve bien qu'il faut attaquer le marché des lecteurs.

J'ajoute que les proportions que vous indiquez nous laissent très loin derrière la presse allemande ou anglaise où l'investissement publicitaire est deux à trois fois supérieur.

Le projet d'aide automatique à la presse quotidienne aide les titres qui ont connu une perte de leurs recettes publicitaires. Ce qui exclut les titres sans publicité comme « Présent ». Ne trouvez-vous pas cela bizarre ?

C'est au moins une injustice. Mais il était difficile de trouver un critère qui permette de corriger toutes les injustices. Nous n'avons pas été beaucoup consultés, d'ailleurs. Pourtant, c'est la première fois qu'un ministre donne la priorité à l'écrit avant de parler de la télévision. Il y a donc prise de conscience de la gravité de la crise.

Quel remède proposez-vous à cette crise ?

Le remède le plus juste et le plus simple, c'est la TVA au taux zéro. Aujourd'hui nous sommes au taux 2,10 mais, en Europe, cinq pays pratiquent déjà le taux zéro. C'est une aide qui ne coûterait pas plus de sept cents millions de francs au budget. Rie, à côté d'Arte !

Vous avez l'habitude de dire que les journaux

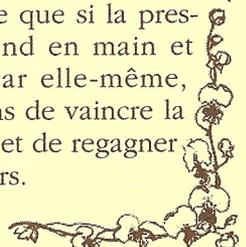
sont trop chers. Comment y remédier ?

En guérissant les maux structurels dont nous souffrons : coûts de fabrication doubles de ceux de nos voisins européens en raison du poids du Syndicat du livre ; coût de la distribution, puisque, comme vous le savez, la presse est le seul produit dont le prix de vente comprend près de 50 % de frais de distribution. J'y ajouterai les problèmes du portage à domicile, qui est la seule solution, mais coûteuse, pour fidéliser le lecteur.

Etes-vous plutôt optimiste ou pessimiste ?

En termes de conjoncture, on finira bien par toucher le fond et par remonter. Je crois, donc, qu'il faut cesser de se tourner à tous moments vers l'Etat. Pour moi, je ne jouerai pas les pleureuses. Il n'y a qu'une raison qui justifie que nous soyons traités différemment des fabricants de savonnets, c'est que, si les journaux sont soumis aux mêmes lois économiques que les autres industries, ils ne sont pas des marchandises comme les autres. Ce sont des produits de l'esprit, « la conscience d'une nation », disait Camus. C'est à ce titre que nous pouvons demander l'aide de l'Etat.

Mais cette aide ne sera acceptable que si la presse se prend en main et trouve, par elle-même, les moyens de vaincre la récession et de regagner des lecteurs.



En poche

Le cauchemar des vacances

Alain Paucard ne partira pas en vacances, c'est une habitude, il hait les vacances. "Vacare" en latin, être vide de toutes ses joies quotidiennes, son environnement choisi, ses livres, ses disques, ses tableaux, ses amis. Son chez lui, c'est Paris et un coin du 14^e arrondissement. Les vacances signifient pour lui la transhumance d'un troupeau en short et baskets beuglant au bord de l'eau. Le tourisme de masse en des lieux cultes n'est que le déplacement de valises obéissantes qui regardent à droite, puis à gauche sur ordre du guide, qui se jetteraient à l'eau tout aussi bien. Il attaque le mythe du soleil, celui du sport, celui du repos : "La pluie des idées reçues est plus fatale à l'individu que les pluies acides". Il y a même un petit couplet sur les belles vacances d'antan : "Les vacances d'autrefois — je veux dire d'il y a trente ans — aidaient à maintenir la famille, à respecter les structures traditionnelles".

Sa méthode personnelle, celle de Marc-Aurèle : "On se cherche des retraites à la campagne, au bord de la mer, à la montagne : mais tout cela marque une grande simplicité d'esprit, car on peut à tout heure se retirer en soi-même."

Alain Paucard est très convaincant parce qu'il est très drôle et très dur. Parfait pour ceux qui ne partent pas tout de suite ou pas du tout. Cette collection de *L'Age d'Homme* s'appelle "La Fronde" et sa devise : "L'homme commence là où il dit "non". Tout à fait pour nous, non ?

ANNE BRASSIÉ

"Le cauchemar des vacances",
d'Alain Paucard. Ed. L'Age
d'homme.

C'est à lire

par Serge de Beketch

L'ordre caché derrière l'apparent désordre

Historien-enquêteur, auteur de « Jean Moulin, la contre-enquête » et de « L'Affaire Georges Pâques », Charles Benfredj s'essaie au roman avec ce livre que l'éditeur présente comme « une fresque historique pleine de bruit et de fureur ».

C'est Shakespeare qui, dans « Mac Beth », définissait la vie comme « une histoire pleine de bruit et de fureur mais vide de sens et racontée par un idiot ». On imagine l'effet d'une telle référence sur le lecteur qu'agace, dès les premières lignes, ce script archi-usé où un « destin » à la perversité bête de scénariste hollywoodien pour série B réunit « par hasard » des personnages qu'un passé commun (et douloureux) conduira fatalement à une issue tragique (et prévisible)...

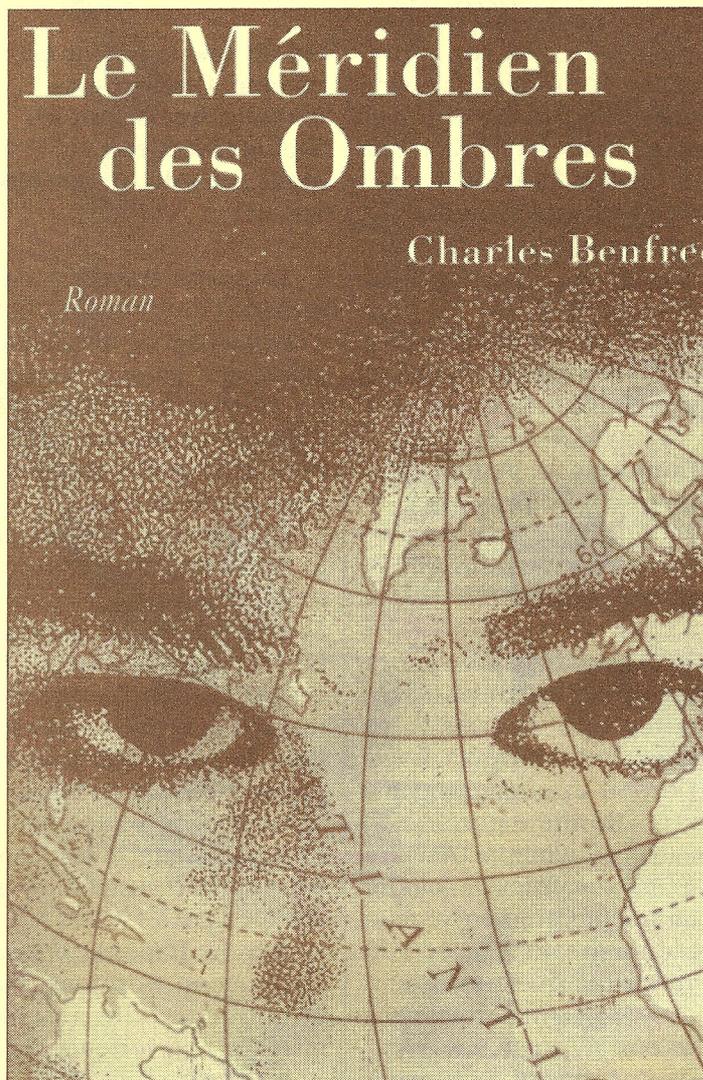
Ici, des hommes dont la route a, lors des années sombres, croisé celle d'un jeune juif ukrainien se retrouvent dans le même avion. Tous, volontairement ou pas, l'ont fait souffrir. Le nazi, cela va sans dire, et le Français bien sûr. Mais aussi le bolchevique, le Britannique et même l'Américain.

Le lecteur un peu rompu aux épilogues convenus n'a donc aucun mérite à pronostiquer, dès les premières lignes, que les passagers de cet avion, modèles en carton pour

Le Méridien des Ombres

Charles Benfredj

Roman



roman psychologique des années trente, auraient été mieux inspirés de préférer le bateau.

En fait, l'aventure de Micha est, comme le révèle très clairement son discours lamentatoire de Bar-Mitzva, une parabole sur le destin du peuple juif, fils des étoiles, sel de la terre et, comme on sait, victime éternelle des fades terriens aux semelles de plomb (y compris ceux qui tentent d'aider le

peuple martyr ; comme le pilote américain bombardant un convoi vers les camps de la mort avec un zèle si ravageur qu'un seul en réchappera : notre héros...).

Très vite, l'accumulation de poncifs et de conventions fait tourner l'agacement en irritation mais, dans le même temps, quelque chose d'inattendu arrive. Insensiblement, le lecteur est empoigné par « l'his-



toire derrière l'Histoire », par l'étonnante force symbolique de ce qui est évidemment bien plus qu'un roman, par la richesse des images, portes ouvertes sur un univers voilé, par la certitude que Justice et Amour sont plus forts que tout et que la fameuse « théorie du chaos », selon laquelle un ordre infiniment secret préside aux plus aberrants désordres apparents, est une vérité

supérieure. Charles Benfredj parvient à nous convaincre, mine de rien, et en recourant non sans audace à des moyens littéraires propres à obtenir l'effet exactement opposé, qu'à l'inverse du blasphème du vieil « Oncle Will » la vie n'est pas du tout « une histoire pleine de vie et de fureur mais vide de sens » mais, au contraire, une partition superbement harmonisée où

chaque instrumentiste garde la libre maîtrise de son art tout en se soumettant, bon gré mal gré, au chef d'orchestre. Et, tout simplement, voilà que l'on se prend de passion pour un livre pourtant bien fait pour déplaire. Sans doute parce qu'il ne ressemble à aucun moment à une histoire racontée par un idiot...

**Ed. Lieu Commun,
130 F**

HISTOIRES NOIRES ET FANTASTIQUES

par Jean Ray
Fleuve noir, 52 F

Rassemblés en un volume, « Le Grand Nocturne », « Les Cercles de l'épouvante », « Le Livre des fantômes », trois des plus fameux recueils de nouvelles fantastiques du grand écrivain flamand, proche, dit-on, de Léon Degrelle. Des spectres, des vampires, des goules et de la peur, de la peur... A lire la nuit, éclairé par la flamme vacillante d'une bougie, de préférence quand l'orage gronde.

ETRE ROI

par Jean Barbey
Fayard, 180 F

L'autopsie minutieuse des structures, des infrastructures, de la philosophie de la monarchie française, catholique, successorale et absolue. « Des analyses que certains jugeront peut-être dépouillées, mais qui rejettent aussi bien l'hyperbole que l'adultération ». Ce texte, dû à l'un des meilleurs historiens du droit, est un chef-d'œuvre de clarté, de vraie érudition. Le négliger serait impardonnable.

TERRITOIRE DU CREPUSCULE

par Randall Boyle
Presses Pocket, 48 F

Coquetèle de terreur à base de paradoxe temporel, de revenants, de réincarnation, de cannibalisme.

Une superbe et horrible histoire qu'auraient pu rédiger Stephen King ou Graham Masterton. De la belle ouvrage.

D'ARTAGNAN

par Eugène d'Aurac
La Table ronde, 45 F

Une biographie, jamais encore rééditée depuis sa première parution en 1847, du célebrissime cadet de Gascogne.

Un roman de cape et d'épée « pour de vrai », où le lecteur féru de duels fracasses et de folles chevauchées retrouve avec bonheur les trois valeureux mousquetaires du père Dumas, héros qui furent, dans la vie, Dieu merci !

à peu près ce qu'ils sont dans la fiction : toujours loyaux à leur roi, toujours aimant leurs dames.

Jean-Marie Le Pen

à l'université d'été du CNEP

Vendredi 9, samedi 10 et dimanche 11 juillet.

Dans un décor de haute tradition près d'Arras, entretiens et leçons avec :

Jean-Marie Le Pen, Martine Lebideux, Marie-France Stirbois, Bernard Antony, Jean-Yves Le Gallou, Alain Sanders, Serge de Beketch

Pour tous renseignements : 16 (1) 45 66 54 66

Rendez ces Arts

A Paris, ses vitraux de la Renaissance

La France, et plus particulièrement Paris, a été le champion du vitrail au XVI^e siècle. Au point de faire l'admiration des Italiens qui, eux, à cette époque, étaient les champions artistiques dans de nombreuses catégories. Le Tasse écrivit même : « C'est un domaine où les Français peuvent blâmer les Italiens. L'art du verre est chez nous apprécié pour l'apparat et les délices des buveurs, et chez eux employé au décor de « la maison de Dieu ». Ce qui place le vitrail au rang des beaux-arts, puisque inspire.

Une exposition lui est actuellement consacrée à Paris, avec une soixantaine de panneaux. Il est très exceptionnel de pouvoir admirer les vitraux hors de leur cadre. Et s'ils sont conçus pour s'y inscrire au XIII^e siècle, ils prennent plus tard une valeur individuelle. Et il n'est pas désagréable d'en observer les détails de près, de les considérer dans leur unicité.

C'est la 3^e fois en ce siècle que les vitraux parisiens sont déposés : en 1919 et en 1933, on les montre après les avoir mis à l'abri des guerres. Cette année, on les a restaurés et la ville de Paris les expose avant qu'ils retrouvent leurs églises respectives.

La pièce maîtresse est sans doute la verrière de la « Sagesse de Salomon », provenant de l'église Saint-Gervais. Des musées ont également prêté des pièces superbes.

Car au XVI^e siècle, les artistes parisiens peignaient le verre comme les Italiens la fresque – à la gloire de Dieu.

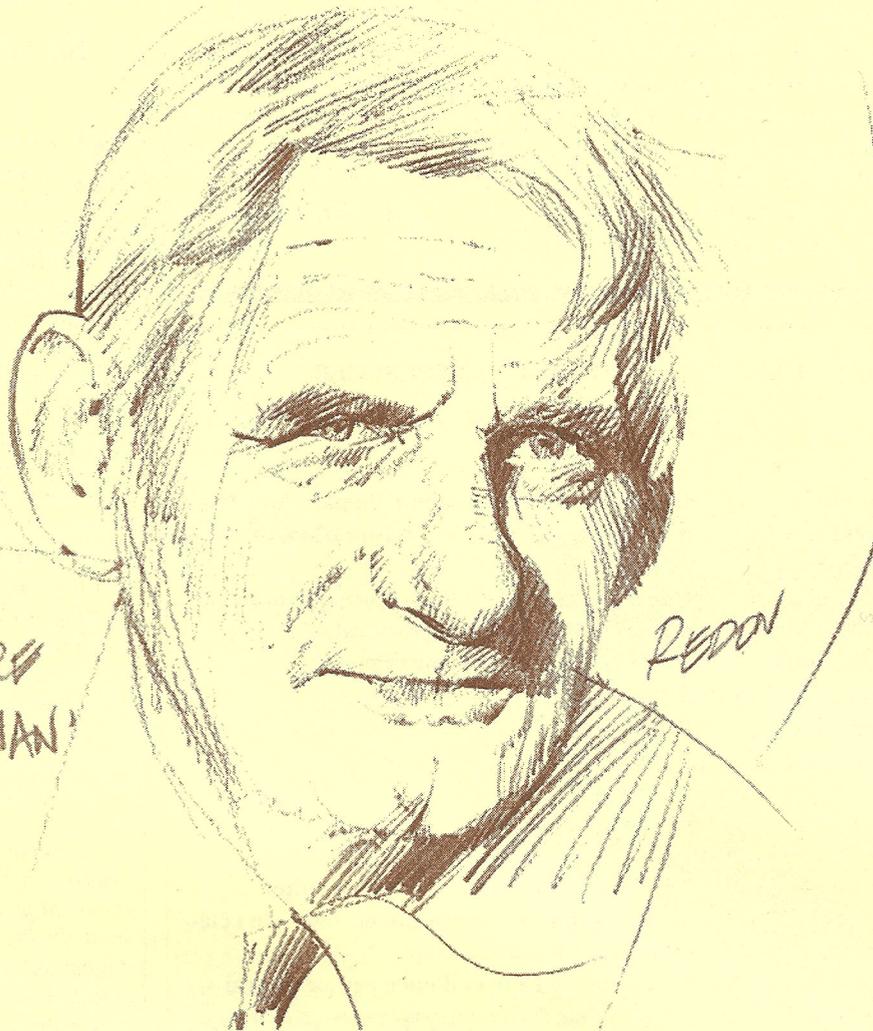
Rotonde de la Villette, place de Stalingrad. Paris 19^e : tous les jours, de 10H30 à 17H30 : jusqu'au 9 août.

NATHALIE MANCEAUX



Les Provinciales

par Anne Bernet



La terrible Provence de Pierre Magnan

De prime abord, c'était un roman policier, genre littéraire toujours un peu méprisé (à tort !) où le pire peut côtoyer le meilleur. Celui-là méritait incontestablement le prix du Quai des Orfèvres qui venait de lui être décerné en cet automne 1978. Il y avait du mystère, des crimes en série, un flic de la vieille école... Accessoirement, cela se passait en Haute-

Provence et s'intitulait « Le sang des Atrides ».

La critique considéra qu'un nouvel auteur de polars était né et qu'il ne manquait pas de talent. La critique faisait fausse route. Si Pierre Magnan débutait en donnant, en apparence, un remarquable roman policier, il était plus que cela. Un grand romancier venait de nous naître.

Et, ce titre et cette Provence, qui pouvaient

sembler simples détails, étaient la clef d'une œuvre ample et variée dont chaque nouveau livre est un délice pour un public de fidèles et de passionnés.

*Un pays
pudique*

Les congés payés et la Côte d'Azur avec ses hordes de touristes et son bétonnage inepte ont dénaturé la Provence. D'une région fière et libre, on a fait un festival de vulgarité. Rarement prostitution ressembla autant à

une profanation... Qui sait encore ce que fut et ce que demeure en secret la Provence ? Un pays de lumière dure, d'hommes accrochés à une terre violente, desséchée et torride l'été, battue de vent l'hiver. Un pays pudique qui n'étale pas ses affaires au grand jour mais où les haines peuvent fermenter longtemps, très longtemps. Où la mort et l'amour jouent de compagnie ; où le sang est noir sur la pierre blanche ; une terre et une race taillées pour la tragédie et qui conviennent mieux à Eschyle et Sophocle qu'à Marcel Pagnol...

*Un pur
produit
de la Provence*

Né en 1922 en Haute-Provence, Pierre Magnan en est le pur produit.

Ce n'est pas sans orgueil qu'il le revendique, sans joie qu'il reconnaît ne rien vouloir connaître d'autre et ne comprendre que les Bas-Alpins.

Autour d'eux, il a bâti chacun de ses livres, foisonnement d'images et de parfums, en même temps que drames implacables qui révèlent l'humanité avec un savant mélange de tendresse, de cruauté et de compassion.

Plus elle avance, plus il est aisé d'analyser cette œuvre, d'en voir l'unité intrinsèque, et la diversité. Il y a un Magnan auteur de romans policiers, qui a créé



un commissaire Laviolette qui concurrencera un jour Maigret dans la légende ; il y a un Magnan qui manie en maître l'angoisse et le fantastique ; il y a un Magnan délicat observateur de la vie quotidienne et des mille riens qui tissent le fil des jours dans une petite ville de province ; il y a un Magnan romancier et un Magnan nouvelliste. La liste n'est sans doute pas close et l'avenir révélera d'autres surprises.

La Provence et la tragédie vont de pair

L'unité, au milieu de cette diversité, c'est la Provence et la tragédie. Elles vont de pair.

Au sommet, il faut peut-être placer « La Maison assassinée ».

Au début du siècle, un crime abominable glace d'horreur la population d'un village : la famille Monge — le père, la mère, le grand-père et les enfants — est retrouvée égorgée un matin dans son mas isolé.

Le mystère de Séraphin

Acte d'un rôdeur ? Tous les habitants savent bien que non et que l'un des leurs est le monstre qui a commis ce forfait. Mais les solidarités jouent à plein et la vérité soupçonnée est soigneusement enfouie dans la mémoire collective. Laisser le coupable impuni ne serait pas difficile si ce criminel imprudent n'avait oublié quelqu'un dans la tuerie : un nouveau-né dans son berceau...

Vingt ans passent avec

l'appréhension que le bébé grandisse et revienne. Et Séraphin Monge revient, miraculeusement épargné par les massacres de 14-18.

Cette double protection ressemble à un signe du ciel et Séraphin, au prénom angélique et au visage trop beau pour ce monde, Séraphin étrangement chaste et froid, est-il bien Séraphin ? N'est-il pas un ange véritable descendu ici-bas pour faire triompher la justice bafouée ?

N'est-il qu'un jeune homme obsédé par un passé trop lourd, comme le prouverait son acharnement morbide à détruire de fond en comble la maison ancestrale maudite ? Est-il revenu en vengeur ou en messager de pardon ?

Ce « Mystère de Séraphin Monge », Magnan se gardera de le révéler. Il s'appliquera même à l'épaissir lorsque, le fils Monge étant mort dans un accident, les miracles se multiplieront sur sa tombe...

Une âme tourmentée

Bouleversant récit autour d'un héros innocent et terrible comme le destin, capable avec même équanimité, de provoquer la mort des méchants et de redonner la vie et le bonheur, comme il le fait pour Patrice, revenu défiguré de la guerre.

L'esprit bascule dans ce récit baroque, crédible et incroyable. L'impression est inoubliable.

Séraphin Monge est une âme tourmentée ; le commissaire Laviolette également.

Officiellement, Laviolette est athée et franc-maçon. Mais, plus on le fréquente,

plus on a la certitude que cet homme-là est un croyant qui s'ignore et qu'il ne chercherait pas s'il n'avait déjà trouvé...

C'est aussi le parfait honnête homme, qui aime les livres, les chats, une certaine idée du confort et de la vie. Il a du courage à revendre et vit avec le souvenir inexpiable d'une lâcheté ancienne. Son amour de la vérité et de la justice le dispute à son amour de l'humanité. Il va jusqu'au bout, toujours, épicurien tenace et intelligent. Magnan l'a un peu abandonné ces derniers temps. On le regrette...

Des énigmes insolubles

En complice et faire-valoir, il a le juge Chabrand, qui s'applique à cultiver sa ressemblance avec Robespierre et professe des idées d'extrême gauche. Le juge Chabrand est pourtant, lui aussi, un homme de grande qualité.

A eux deux, ils résolvent des énigmes en apparence insolubles à travers Digne et sa région.

Car le pays est un protagoniste. Dans « Le sang des Atrides », l'arme du crime est un galet, un banal galet de torrent... « Le Secret des Andrônes », qui dissimule une très vieille vengeance, ne pourrait avoir d'autre cadre que les Andrônes de Sisteron, ces passages de la ville si propices à dissimuler choses et gens.

Sans aucune vulgarité

Quant au « Commissaire dans la truffière », il se déroule à Banon, célèbre

pour son marché aux truffes.

Chez Magnan, la mort rôde à chaque page, menaçante. Aussi les acteurs ont-ils souvent la réaction de lui opposer l'amour le plus charnel.

Magnan ignore les fausses pudibonderies ; il ne recule pas devant les mots. Mais ce n'est jamais complaisance sale. Il y a, au contraire, dans ces pages une vitalité et une santé qui les préservent de la vulgarité et de la pornographie.

Cela dit, « Les Charbonniers de la mort », qui est un extraordinaire roman, n'est certainement pas à mettre entre toutes les mains...

Et pourtant, Magnan ne choque jamais, ne dépasse jamais les bornes. Dans tous les genres, il se révèle remarquable.

Après Mistral, Maurras et Giono

Visages d'hommes, visages de femmes, belles comme Rose, l'amoureuse de Séraphin, ou laides à pleurer comme « La Naine », qui fait de sa hideur une malédiction sur le voisinage...

Touchants, parfois inoubliables.

Mais, celle qui ressuscite, lavée des souillures de ce siècle inepte, c'est la Provence éternelle, celle de Mistral et de Maurras, celle de Giono et de Bosco. Celle de Magnan.

*Pierre Magnan est
édité chez Denoël dans
« Le Masque » et en
« Folio ».*

Fidèle au poste

par Serge de Beketch

POURQUOI ILS VEULENT TANT UNE CHAÎNE MUSICALE ?

Monsieur Toubon, ministre de la Culture-Lang, s'est déclaré favorable à la création d'une chaîne musicale hertzienne dont, a-t-il dit, le CSA étudie les modalités. Le CSA, interrogé, a fait savoir qu'il n'étudiait rien du tout pour l'excellente raison que Monsieur Toubon n'avait rien demandé. Monsieur Carignon, ministre de la Communication, interrogé à son tour, a répondu que cela n'avait rien d'étonnant puisque le projet n'était pas de la compétence de Monsieur Toubon mais de sa compétence à lui, Monsieur Carignon, et que lui, Monsieur Carignon, n'avait rien demandé au CSA. On peut donc être rassuré : le temps que ce petit monde se mette d'accord, la fameuse chaîne musicale n'est pas près de nous casser les oreilles.

Au demeurant, on s'interroge sur les motivations de ceux

qui veulent tant faire cette chaîne-là. Il est difficile d'imaginer que c'est pour le simple plaisir de renouveler la faillite de la "6" ancienne manière, qui disparut dans l'indifférence générale voilà cinq ou six ans. Alors pourquoi ?

La réponse est probablement dans le "câble" qui dispose de deux chaînes "musicales" : une anglo-saxonne, MTV, et une "française", MCM.

Les deux diffusent à longueur de journées des clips qui ne sont pas autre chose que des gesticulations sataniques. C'est laid, vulgaire, pornographique, sordide, avilissant. La musique est abominable, les décors hideux, les chanteurs nuls, les chanteuses généralement à demi nues. La mise en images use et abuse de la succession ultra-rapide de "flashes" qui permet toutes les manipulations subliminales. En

un mot, c'est une véritable entreprise d'abrutissement. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La seule limite, c'est que le câble est un bide formidable et que cette cochonnerie ne peut toucher qu'un tout petit nombre d'amateurs. Tandis qu'avec une chaîne musicale hertzienne, on est sûr de faire le maximum de mal.

D'où l'enthousiasme de Jacques Toubon, ministre de la Culture-Lang.

Lundi 5 juillet

TF1 20H45
"NAVARRO"

Le commissaire gras-souillet s'éternise. On dit qu'Hanin touche deux millions lourds par épisode. Ça en fait au moins un qui est content. Et comme je n'ai pas envie de parler d'Hanin, voici une histoire récente et fortement morale. La scène se passe dans les salons d'un grand coiffeur au lendemain des dernières Législatives. Un flic de télé, qui a là ses habitudes, vient faire manucurer ses petits doigts boudinés. Accablé par la défaite, il se lamente. Alors la manucure : "Vos amis, il y a dix ans qu'ils en profitent. Chacun son tour."

Grosse colère du pseudo-poulet. Le lendemain, la manucure était virée.

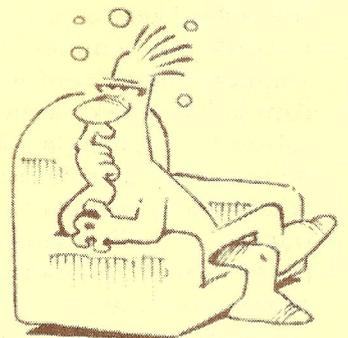
F3 20H45
"MARIUS"

Comment perdre son temps à évoquer Navarro quand on annonce la millième rediffusion de "Marius", chef-d'œuvre absolu.

Mardi 6 juillet

C+ 21H55
"DANSE AVEC LES LOUPS"

N'en déplaise à l'excellent professeur Lukan, je suis de ces indianomanes qu'il pourfend souvent avec une réjouissante vigueur. Tout simplement parce que je vois plus d'une ressemblance entre le sort des peuples du sous-continent nord-américain, envahis par des pouilleux, déracinés, empoisonnés et finalement détruits, et le sort de notre peuple aujourd'hui. C'est pourquoi je ne manquerai pas la version "longue" (près de quatre heures) du splendide film de Kevin Costner "Danse avec les



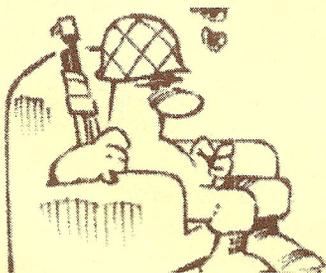
loups", dont le héros me paraît de surcroît incarner parfaitement l'homme de droite.



Mercredi 7 juillet

TF1 20H40
**"LE PRINCE DU
DÉSERT"**

Le drame des mariages mixtes. Cas classique : un Arabe marié à une Européenne prend la poudre d'escampette en emmenant leur fils. On connaît ce genre de drame depuis l'interminable affaire des "mères d'Alger". Là, cependant, le sujet est pimenté par le fait que le mari fugueur est un "prince marocain de la puissante famille des Beni zaïr" et que le gamin, Robert, est destiné à devenir lui-même un prince arabe. Ce qui est tout de même moins embêtant que d'être enlevé par un P3 de chez Renault réfugié dans le bled.



Jeudi 8 juillet

F2 20H50
"SHOAH"

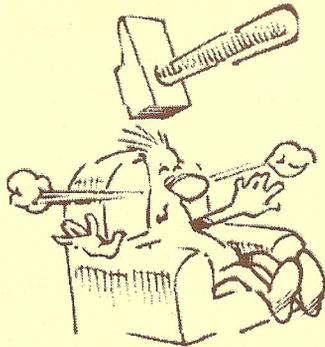
Cinq heures ! La deuxième partie de ce film

consacré aux heures les plus sombres dure cinq heures. Les auteurs expliquent la "solution finale" : "se rendre invisible avant de rendre les juifs invisibles". Pour l'instant, c'est surtout le film qui est invisible.

Vendredi 9 juillet

F3 20H45
**"L'ILE OU L'ON NE
MEURT JAMAIS"**

Lundy est une petite île inhospitalière du canal de Bristol où une poignée d'employés d'une association caritative se consacre à l'entretien d'une vingtaine de cottages loués à des touristes. Fascinant huis-clos qui confronte, d'un bout à l'autre de l'année, dix-huit personnes enfermées sur quatre kilomètres carrés de cailloux battus par les flots et les vents. On imagine un roman d'Agatha Christie dans ce décor...



Samedi 10 juillet

F2 20H50
**"LA CHANCE
AUX CHANSONS"**

Si j'étais téléspectateur, je ferais une drôle de bobine : voilà trois mois, les Français ont voté pour changer de gouvernement, bien sûr, mais aussi pour changer de têtes. Quelles têtes ? Mais celles

de la télé, bien sûr. Amar, Sinclair, Bourges qu'on ne voit jamais mais dont on sent si fort la présence. Et Sevrans. Sevrans le navrant, l'insupportable, le consternant, le vieux premier communiste vice-lard, le piapiateur froufrouant. Eh bien, Sevrans est toujours là, inamovible, indéboulonnable. Avec ses vieilles chansons, son vieux sourire, ses vieilles manières de vieille coquette. A se demander s'il n'appartient pas à quelque puissante coterie.



Dimanche 11 juillet

F2 20H40
**"ETROITE
SURVEILLANCE"**

C'est un film américain. Pour la seule tranche horaire de 20H30 à 22H, la plus regardée, l'ensemble de la semaine propose un choix entre treize films dont six américains, cinq français, un danois et un espagnol ; dix-huit téléfilms dont huit américains, six français et deux britanniques ; sept émissions de variété dont deux américaines ; trois magazines ; deux soirées "thématiques" (dont une "contre l'oubli") et un documentaire. Environ vingt-sept heures d'américaneries sur soixante-trois heures. Quarante pour cent.

On devrait demander à devenir le cinquante-troisième état. Ça serait chouette, on aurait Bill

Clinton comme président. Vous vous rendez compte, le plus grand comique vivant après Michel Boujenah !



Lundi 12 juillet

FF3 20H45
"FANNY"

Le moins bon de la trilogie. Mais on ne peut pas ne pas le voir et le revoir, puisqu'il fait la charnière entre deux chefs-d'œuvre : "Marius", diffusé lundi dernier, et "César", qui devrait l'être lundi prochain. A vos magnétoscopes, bien sûr. Car même si vous les avez déjà enregistrés, pensez que les cassettes s'usent.

Mardi 13 juillet

BICENTENAIRE

Il y a deux siècles, jour pour jour, Marie Anne Charlotte de Corday, native de Saint-Saturnin des Ligneriers, dans l'Orne, mettait un terme à la vilaine et malfaisante existence du Prussien eczéma-teux Marat Jean-Paul, ins-pirateur des Massacres de septembre et dont le Jacobin Levasseur écrivit : "Ce fanatique énergumène nous inspirait à nous-mêmes une sorte de répugnance et de stupeur". Charlotte fut guillotinée quinze jours plus tard. La télé aurait tout de même pu lui consacrer quelques minutes...



Un jour

30 juin 1559

Tournoi fatal

Les tournois qui eurent lieu les 28, 29 et 30 juin 1559 devant le palais des Tournelles, à l'emplacement de notre place des Vosges, clôturèrent les fêtes qu'Henri II avait commandé d'organiser à Paris en l'honneur de l'union de sa fille, Madame Isabelle, avec Philippe II d'Espagne et de celle de sa sœur, Madame Marguerite, avec le duc Philibert-Emmanuel de Savoie.

Le 30, le Valois voulut rompre une ultime lance et appela au champ le comte Gabriel de Lorges de Montgomery, capitaine à la garde écossaise. D'abord, le jeune gentilhomme se recusa, « troublé (...) par un pressentiment singulier », mais le souverain réitéra la flatteuse provocation et, bien évidemment, Messire Gabriel fut alors obligé de relever le gant du Très Chrétien.

A l'instar de Montgomery, la reine Catherine de Médicis et le maréchal de Vieilleville éprouvaient une obscure angoisse ; ils tentèrent de dissuader le roi de courir. Vains efforts. Henri vêtit son armure drapée de velours blanc et noir ; coiffa son heaume ; et si vive était la soif de combattre du Prince qu'il omit de boucler les attaches du bassinet...

L'accident fut imparable. Piquant des deux, leur longue haste en arrêt, le monarque et Messire Gabriel fondirent l'un sur l'autre. La javelle du comte frappa Henri au chef, cassa, une esquisse de bois pénétra dans la haute-pièce mal maintenue de Sa Majesté... « Par habitude de cavalier (le roi) garda son aplomb, puis chut en avant. (...) Il se tordait de douleur. (...) La blessure partait de la région gauche de la face (...), se prolongeait jusqu'à sa tempe ». Henri II mourut le 10 juillet. Il avait ordonné qu'on n'inquiétât point le comte de Montgomery.

JEAN SILVE de VENTAVON

Lettres martiennes

par Martiannus *

Mon bon ami, je ne cesse de m'ébaudir des curieuses mœurs des gens d'ici. Pour résumer l'affaire en deux mots, je dirais que les Terriens se conduisent comme des enfants.

Figurez-vous qu'ils utilisent pour se déplacer des véhicules qui feraient penser à nos « glozbul », mais beaucoup plus primitifs et équipés de roues rondes (1). Ils les appellent des « voitures ».

Tout cela n'est que naturel, me direz-vous. Sans doute. Mais ce qui le semble moins, c'est la place qu'occupent les voitures dans la mentalité terrienne, une place sans commune mesure avec leur usage raisonnable.


**Etre
désagréable
à ses amis**


On le constate dès l'achat du véhicule. Vous penseriez que chacun fixe son choix en fonction de ses besoins. Erreur. Ce choix découle de la combinaison assez délicate de plusieurs facteurs. Premièrement, le goût personnel : on appelle ainsi la soumission à la mode du jour. Deuxièmement, l'impérieuse nécessité d'être désagréable à ses meilleurs amis et de sus-

citer l'admiration ambiguë de sa concierge. Ce deuxième facteur est tempéré par le troisième que l'on pourrait définir : la mensualité la plus élevée qu'après avoir sacrifié la nourriture, la femme et les enfants (mais pas le chien), l'on parvienne à payer avant la saisie du mobilier.

Finalement, le prix le plus élevé constitue le meilleur critère de choix. Des engins bruyants, fort étriqués, rouges et très coûteux, mais dotés, il est vrai, du confort martien (2), sont pour cela particulièrement recherchés. Et, comme la copulence se développe parallèlement à l'épaississement du portefeuille, on voit couramment d'opulents sexagénaires s'insérer de justesse dans ces petites boîtes pour s'incruster derrière le volant. Il faut parfois découper la carrosserie pour les désincarcarer.

Vous vous imaginerez peut-être que l'automobiliste trônant au volant de sa nouvelle voiture est un Terrien heureux. Nouvelle erreur. Certes, au tout début sa voiture le glorifie à ses propres yeux. Son médiocre personnage s'enfle d'orgueil en s'identifiant à son char prestigieux. Mais hélas ! La mode passe très vite. Les amis et même la concierge s'exhibent bientôt dans

des engins plus récents et plus chers. Il faut les dépasser de nouveau, quitte à sacrifier aussi le logement et le mobilier, peut-être même le chien. Cela n'engendre pas la joie et la sérénité.


**Roues ovales
et
rues pavées**


Voilà pourquoi le peuple des automobilistes, arrogant et dominateur, montre tant d'agressivité envers celui des piétons qu'il pourchasse jusque sur les trottoirs.

J'en suis là, mon bon ami, de mon étude ethnologique, mais il se pourrait bien que les choses se révèlent plus complexes encore, car tel piéton qui traverse la rue en ralentissant le pas et en toisant et narguant les conducteurs de voiture n'est autre qu'un automobiliste descendu de l'engin avec lequel il semait la terreur cinq minutes plus tôt.

(1) *Les véhicules martiens ont des roues ovales qui procurent tous les avantages des rues pavées dont la planète rouge est dépourvue (note du traducteur).*

(2) *Sur ce confort, voir la note 1.*

* Pcc **DANIEL
RAFFARD de BRIENNE**



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

La Louisiane française englobait plus de 15 des actuels Etats composant les USA. Du nord au sud, les distances étaient énormes. Heureusement pour la présence française, le Mississippi existait.

Le Mississippi, ou fleuve Saint-Louis, était à la fois la colonne vertébrale sur laquelle la Louisiane était construite et l'axe de circulation par lequel tout le trafic de la colonie se faisait. La Nouvelle-France était fille du Saint-Laurent, la Louisiane celle du Mississippi, car c'est par les voies d'eau que se faisaient les transports des marchandises et les déplacements des hommes. En Amérique du Nord, c'est sur les fleuves, les rivières ou les lacs directement reliés les uns aux autres ou bien rapprochés par des portages que les Français s'installèrent.

Long de plus de 3 800 km, le Mississippi ne présente évidemment pas le même aspect sur toute la longueur de son cours. Il est au centre d'un réseau hydrographique d'une extrême complexité se digitant vers l'ouest et vers l'est : Ohio, Missouri, Arkansas, etc. Grâce à ces voies d'eau parcourues en canoës, les distances étaient en partie abolies entre la Haute- et la Basse-Louisiane, entre Québec et la Nouvelle-Orléans, puisque le Mississippi était remonté et descendu par des embarcations. Les convois utilisaient pour la descente les crues des mois de janvier à mai, se laissant porter par le puissant courant. La remontée se faisait en automne, à l'époque des basses eaux afin que les payeurs n'aient pas à lutter contre un courant trop fort.

En Basse-Louisiane, la situation était différente dans la mesure

LE MISSISSIPI ET LA LOUISIANE FRANÇAISE

où le Mississippi donne naissance à un immense et complexe réseau de petits bras d'eau, de méandres au faible courant bordés par une épaisse végétation tropicale. Ce sont les célèbres bayous.

Cette région de Basse-Louisiane est un vaste marais fluctuant selon les caprices du Mississippi. C'est une région au sol spongieux, à forte humidité, à l'enchevêtrement végétal. Mais, en dépit de pénibles conditions naturelles, la France était condamnée à s'y installer. Dans un premier temps afin de disposer d'une base à proximité de l'embouchure du Mississippi ; puis, après la fondation de la Nouvelle-Orléans, afin qu'un avant-port permette aux navires de prendre un pilote qui, seul, pouvait les guider à travers les dépôts de vase et de sable qui barraient l'entrée du fleuve.

L'avant-port de la Nouvelle-Orléans était le poste de La Balise qui permettait l'accès aux quelques passes suffisamment profondes pour être empruntées par les navires voulant remonter le fleuve. Mais la sédimentation permanente de la vase dans le delta du Mississippi, ajoutée à l'ensablement régulier dû aux crues, rendait difficile la navigation entre l'île de La Balise et le fleuve. Au XVIIIe, l'on tenta de draguer le fond au moyen d'une herse métallique traînée par un navire mais, si la vase

était bien éliminée, le sable qui demeurait se densifiait, menaçant de constituer un véritable barrage interdisant toute navigation entre la Nouvelle-Orléans et le Golfe du Mexique.

Deux possibilités s'offraient alors aux vaisseaux venus de France. Soit leur tirant d'eau était faible et, depuis La Balise, ils remontaient jusqu'à la Nouvelle-Orléans ; soit les cargaisons étaient déchargées dans les entrepôts du roi et transbordées sur des navires plus petits qui faisaient la navette entre La Balise et la capitale de la Louisiane.

Ces transbordements ne s'effectuaient d'ailleurs pas sans peine et des naufrages furent à déplorer. Dans tous les cas, entre l'océan et la Nouvelle-Orléans, la navigation était lente, car dans sa basse vallée la pente du Mississippi était peu importante et donnait naissance à des méandres qui multipliaient les distances à parcourir.

Ainsi en était-il du "Détour à l'Anglais", cette énorme boucle du fleuve que les navires ne pouvaient traverser que par vent du sud-est. Quand il était contraire, il fallait compter des semaines pour naviguer de La Balise à la Nouvelle-Orléans. En 1729, "La Durance" mit 47 jours pour effectuer ce trajet. La Louisiane devait se mériter.



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CARMEN, de Bizet



C'est avec « Carmen » que sera (à quinze heures) commémoré, cette année, le 14 juillet

à l'Opéra-Bastille. Si le cœur vous en dit ! (Comme c'est gratuit, l'attente est longue...) Il fallait bien se résoudre à monter une œuvre populaire dans une salle voulue « populaire » (alors que, depuis son ouverture, Bastille ne draine que la quintessence du snobisme gauchard). Voilà dix ans que la belle cigarière n'avait pas chanté sa fascination pour Escamillo sur une scène parisienne. Le metteur en scène Jose-Luis Gomez (qui fut directeur du « Teatro español de Madrid ») et son décorateur, le peintre Jean-Paul Chambas, ont réussi à rendre grâse ce que Bizet, Meilhac et Halévy (sans oublier Mérimée) voulurent tout de

soleil, d'or et de sang ! Ce n'est plus l'Espagne, c'est la banlieue de Berlin-Est. Béatrice Uria-Monzon chante pour la première fois le rôle-titre. Elle manque de vigueur et de charme. Toutefois, sa voix est belle et prenante. Superbe dans l'air « des cartes ». Elle chante en alternance avec l'Américaine Denyce Graves. Les emplois secondaires sont tous bien distribués. Barry Mac Cauley et Michael Sylvester seront tour à tour Don José. C'est le premier que nous avons entendu. La voix est laide et il chante faux lorsqu'il doit donner de la puissance. Escamillo est partagé entre Berseg Tumanyan et Samuel Raméy. Le chef Myung-Whun

Chung fait preuve de grande aisance puisque, dans la fosse, il ne se préoccupe pas du tout de ce qui se déroule sur scène. Il dirige pour lui seul. Original ! Résultat : solistes et chœurs laissent filer au gré de leur fantaisie... Jamais nous n'avions vu un tel divorce entre le plateau et l'orchestre. Il faudrait « un chien de Bergé » pour rassembler tout cela. Bref, un beau tapage. Qui a coûté ? Allez savoir. De qui se moque-t-on ? Mais du peuple, voyons ! Pourtant, c'est si beau, Carmen !

16 représentations entre les

14 juin et 17 juillet.

Opéra-Bastille 43 43 96 96.

(Bravo si vous réussissez à obtenir un interlocuteur...)

CINEMA

CHUTE LIBRE,

Drame psychologique américain
de Joël Schumaker

Un Américain moyen qui vient d'être licencié après plusieurs années dans une entreprise d'état, divorcé (il est retourné vivre chez sa mère) veut, malgré les interdits de son ex-épouse, aller fêter l'anniversaire de leur fille. Le film débute par une époustouflante séquence d'embouteillage à la sortie de Los Angeles (aussi spectaculaire que celui filmé par Fellini et qui montrait un dimanche soir de retours sur Rome dans « Fellini-Roma »). Excédé, il craque et,

subitement, de mouton il devient loup. On bascule alors dans la tragédie au sens classique du terme avec la régie des Trois unités (même action, même ville et même journée). Le héros abandonnant sa voiture se met à détruire tout ce qui empêche sa longue marche vers son but. Il élimine donc les symboles du pourrissement de la grande ville (paumés en tout genre, commerçants malhonnêtes, voyous et cinglés de toute nature). On ne vous dira pas comment, car là est la surpri-

se... Se greffe sur cette histoire celle d'un policier englué dans sa routine bureaucratique et qui, à quelques heures de sa retraite, veut pour finir en beauté arrêter ce tueur dangereux.

Il s'agit d'un western urbain qui met en lumière un phénomène de société, celui du « paumé » que rien ne prédisposait à le devenir. Le modèle américain ! Et dire que nous recevons en Europe, en moins d'une décennie, ses éclaboussures. Cela fait peur !

Ce film est remarquablement maîtrisé. Aucune séquence inutile, pas une seconde de perdue. On reste en haleine constamment. Très belle distribu-

tion. Robert Duvall en vieux « flic » a beaucoup de sagesse et d'humanité. Michaël Douglas tient, ici, un grand rôle. Il a su rendre la montée de fureur du héros jusqu'au paroxysme.

Bien entendu, dès sa présentation ce film a suscité, chez les critiques (les gourous de « l'intelligentsia ») des commentaires mesquins : « Film facho, pour la clientèle du Front national », entre autres amabilités. Effectivement, de ce point de vue, « Chute libre » est plutôt un conte de fées !

Vous aurez compris qu'en raison de l'intensité de la violence il ne faut pas emmener les enfants.



Plaisirs de France

par Chaumeil

L'ARMAGNAC ET LES RESTAURANTS

Le Bureau national interprofessionnel de l'armagnac a tout récemment organisé un colloque sur « les digestifs en restauration », précédé d'un sondage auprès d'un échantillon de 250 restaurants français.

Il en ressort que la peur de « l'alcool au volant » a fait baisser de 50 % environ la consommation d'eaux-de-vie et de liqueurs de tous genres en fin de repas. Ce qui pose un problème important aux producteurs d'armagnac qui apparaît comme la plus consommée de ces boissons alcoolisées.

*Pour "boire"
avec modération*

Or, la dose la plus courante de ces alcools est servie à quatre centilitres. Pour « boire avec modération », l'armagnac propose aux restaurants une dose plus faible de deux centilitres seulement, ce qui permettrait d'en étendre la consommation en rassurant les conducteurs d'automobiles (ou de tout autre véhicule, d'ailleurs). Nous saurons sans doute dans un an quels seront les résultats de cette relance raisonnable...

Mais l'armagnac soulève de nombreuses questions tant historiques que philologiques. D'où vient son nom ? Certains pensent qu'il vient d'« ars magna », le « grand art », nom donné à la distillation en alambic de diverses matières premières (et notamment le vin), distillation destinée, au Moyen Age, à découvrir un élixir de longue vie ou un élixir guérissant toutes les maladies. Et en effet, voici des poignées de siècles,

les eaux-de-vie étaient surtout utilisées comme médicaments, comme elles le sont toujours en Extrême-Orient, notamment en Chine...

*Un verre chauffé
au creux de la main*

D'autres assurent que Clovis, roi des Francs, venu en Gascogne pour en chasser les Wisigoths, y aurait donné un fief à l'un de ses meilleurs guerriers du nom d'Hermann que les copistes de l'époque, qui écrivaient en latin, appelaient Arminium. Le territoire d'Arminium, suivant l'habitude, reçut le nom du propriétaire, suivi du suffixe latin « acum », c'est-à-dire Armaniacum, devenu Armagnac en langue d'oc. Au Xe siècle, le petit fief d'Hermann devenait un comté qui n'a plus cessé de porter ce nom. Quant à l'eau-de-vie, c'est un peu plus de 15 000 hectares de vigne avec 5 000 viticulteurs et 65 maisons de négoce, un marché de 9 millions de bouteille par an, 55 % des ventes à l'étranger dans 120 pays, et une Appellation d'origine contrôlée avec trois terroirs : le « Bas-Armagnac » (le plus somptueux à mon goût), le « Haut-Armagnac » et la « Ténarèze ».

Étiquettes : 3 étoiles est un composé d'armagnacs dont le plus jeune a au moins deux ans. Le VO (very old) et le VSOP (very special old pale) ont au moins cinq ans pour le plus jeune. Napoléon, XO ou hors d'âge : le plus jeune a au moins six ans.

On pourrait en parler longuement encore, mais il est mieux d'en savourer, dans un verre chauffé au creux de la main...

La Cave des Gobelins, 56 avenue des Gobelins, Paris XIIe, 43 31 66 79, en propose une très belle gamme.

Sous mon béret

Boucherie
sans eau

L'obligation, pour des raisons techniques, de contrôler l'état de certains barrages a donné à la profession de vider une nouvelle dimension assez paradoxale, tant il est vrai que plus le niveau baisse plus le but final approche. Un assèchement total entraînant pour le moins un paiement en liquide, l'intérêt du métier apparaît comme évident. Et tirer la porte afin d'ouvrir un lit ne dépaysera personne... Pour le promeneur non informé, la vision apocalyptique du lac de Pareloup à sec présente tous les aspects d'une marée du siècle tombée sur l'Aveyron, huîtres et coquillages en moins, malgré la présence massive de Hollandais cramois montants à pincés sur les plateaux environnants. Un lac sans eau a la beauté des grands déserts lunaires et est le gage d'une sécurité parfaite pour les gamins et les belles-mères : la noyade est rare. C'est le seul intérêt. Le maître-baigneur, nostalgique, contemple cette étendue grisâtre, bête comme un golf sans herb. Le loueur de pédalos a retiré son compte du Crédit Agricole de Rodez pour tenter l'aventure à Arcachon ou au Cap d'Agde. Les vieux du bistro, moustache blanche et tablier noir, rêvent pour la première fois de leur vie à l'eau. A l'eau pure et magique. Dans laquelle vivaient heureux gardons, perches et brochets, que certains se sont empressés de chasser avec pelles et seaux, auteurs grotesques d'une boucherie sans eau, stupide et indécente. Car le pêcheur n'est grand qu'en milieu aquatique. Telle sera ma chute.

JOSEPH GREC



Le Voyageur errant

par Nicolas Bonnal

Les belles aryennes

L'Inde est le pays de la splendeur féminine. Il y a peu de civilisations, à part la chrétienne, qui ont à ce point encensé et célébré la figure de la féminité. Mais, alors qu'en Europe les belles dames du temps jadis ont laissé la place aux ménagères et « bunnies » de Play Boy, l'Inde a su préserver le respect dû à la femme, sans lequel, disait Tchekov, nous ne sommes plus rien, y compris et surtout même sur le plan moral. Ce qui distingue en premier la femme indienne est la noblesse de son maintien et la splendeur de sa tenue vestimentaire. On se croit revenu, dans la rue ou n'importe quel restaurant, à l'époque de notre Moyen Age. C'est que toute femme est en Inde une déesse potentielle. Le panthéon indien fourmille de divinités féminines, manifestation constamment renouvelée de la vénération dont jouissent les femmes dans le subconscient indien. J'ai vu de jeunes sikhs dans un train, alors qu'ils allaient quitter non pas leur mère mais leur tante, ne cesser d'exprimer leur respect pour cette femme au pied de laquelle ils s'agenouillent pour baiser le sari. On est loin, très loin du manque incroyable de respect des « jeunes » d'aujourd'hui à l'égard des parents, irrespect d'autant plus répugnant qu'il est presque toujours mérité...

Le nord de l'Inde — la région peuplée par les vrais « Aryens », terme qui



signifie d'abord « fidèle, noble » — est la terre d'élection des beautés du subcontinent. Même les jeunes filles ont ce maintien parfait si caractéristique de leurs mères que l'âge et l'empatement ne viennent jamais altérer. A mille milliers de la pornocratie occidentale, de la prostitution de l'Asie jaune ou du mépris islamique, les femmes de l'Inde aryenne imposent le plus beau des droits de la femme, le droit au respect. Cela n'empêche d'ailleurs aucune de ces femmes de travailler et de

vaquer à ses occupations, à ceci près qu'en Inde, à commencer par les hôtels, les femmes sont rarement en contact avec les Occidentaux. Le service est assuré par des hommes, comme dans les restaurants. Cela n'empêche nullement le dialogue ; j'ai ainsi pu longuement parler avec la femme d'affaires sikh déjà évoquée, et qui était chef d'entreprise, à la tête d'un abattoir de poulets (et ce alors qu'elle est végétarienne).

Comme on le compren-

dra au fur et à mesure de ces chroniques, j'ai moins effectué un voyage « exotique » aux confins de l'Occident qu'un retour à nos racines : aussi n'est-ce pas un hasard si j'ai, concernant cet essentiel chapitre de la femme, évoqué le Moyen Age. On sait qu'à cette époque se développe, sous l'impulsion de saint Bernard, le culte de la Vierge et l'amour courtois. Cet amour courtois est destiné à donner une force productrice et un but au chevalier ; la femme est, pour parler comme les Indiens, la « shakti » ou « dunamis » aristotélicienne. Source de la vie, la femme est aussi fontaine de force et de volonté. Un autre élément à prendre en compte est celui de la dépendance des chevaliers médiévaux par rapport aux femmes ; c'est que leur nature est « rajasique », soumise à l'impulsion et à l'action, à l'intuition féminine en somme. Enfin, on peut indiquer que la « Madona intelligenza » de Dante trouve son équivalent dans le terme sanscrit de « Buddhi ». On a vite constaté, au travers de quelques discussions, que les Indiens ont préservé, dans ce domaine comme en bien d'autres, ce que nous avons perdu. Le royaume supposé du prêtre Jean était sans doute destiné à nous redonner un reflet, une image platonicienne de notre splendeur, de notre tradition perdue.

Indiquer taille et sens icono merci



Carnets

par Pierre Monnier



Jacques Chirac pense que « la culture de Le Pen est barbare ». C'est mieux que « pas de culture du tout ». Suivez mon regard...



En 1907, Guillaume Apollinaire dit de Matisse : « Un artiste en qui se combinent les qualités les plus tendres de la France : la force de sa simplicité et la douceur de sa clarté. » Moi, j'ai toujours dit qu'à mon humble avis Matisse est le plus grand des peintres de notre époque... Vous allez comprendre... Quand Matisse peint une porte dans un tableau, ce n'est jamais peint comme une porte. Il y a Cézanne... il y a Matisse.



François Mitterrand donne des explications aux journalistes : « Il est vrai que je n'ai pas hésité à m'incruster. » C'est ce que mon copain François, le plombier zingueur, appelle « la politique du morpion ».



Le mariage d'Arielle Dombasle et Bernard-Henri Lévy nous vaut de dithyrambiques variations sur l'union du charme à la brillance intellectuelle. On pense à la mutine qui disait à Bernard Shaw : « Marions-nous, maître, et faisons un enfant qui aura votre intelligence et ma beauté... » « Euh... oui, bien sûr, mais supposez qu'il ait ma beauté... et votre intelligence » !



Les Anglais dressent une statue au général De Gaulle. Ils lui doivent bien ça. Dans l'effroyable désastre de juin 1940, il ne s'est pas trouvé un seul homme politique au sommet, je dis « pas un seul », qui n'ait refusé, dans un sursaut de dignité, d'aller tenir en Angleterre le rôle de pourvoyeur de chair à canon au service de ces Anglais qui n'avaient pour nous que le mépris

accordé à ceux qui acceptent d'être leurs esclaves. De Gaulle y est allé. Il a bien mérité sa statue.



Un joyeux drille, ce Jean d'Ormesson. Il veut une statue de Churchill à Paris. Ce Churchill qui affirmait, après le désastre de juin 1940, n'avoir pour combattre d'autre arme que des canettes de bière...

Avec quoi l'Angleterre comptait-elle donc faire la guerre quand elle la déclarait dix mois plus tôt ? Langue au chat ? Ne cherchez pas. La réponse est : avec nos carcasses de Franchouillards bons à se faire tuer pour les marchés de la Gracieuse et la City. La note ?... Cent vingt mille jeunes cadavres... auxquels il convient d'ajouter les onze cents marins massacrés à Mers-el-Kébir sur leurs bateaux désarmés parce que Churchill trouvait les Allemands trop coriaces pour obtenir la victoire dont, disait-il, il avait besoin...

Très bien, cette idée de statue. Les Français, ceux qui se tiennent droit, pourront projeter sur le personnage de la peinture couleur de sang et pisser sur le socle en chantant « Le trente et un du mois d'août... »



Voyage de quatre jours à Prague. Ville superbe, on le sait. Dans l'église Notre-Dame-de-Lorette, je suis frappé par la modernité de ce baroque, qui, deux siècles avant nous, marie la peinture et la sculpture : ces angelots, ces objets du décor, tout se mêle avec tant de richesse, d'humour et de jovialité que Niky de Saint-Phalle me paraît tout à coup un peu courte.



Prague. Un mariage à l'église. Je bavarde un instant avec les mariés qui ont une trentaine d'années : « Nous sommes mariés civilement depuis quatre ans. Nous pouvons enfin, aujourd'hui, nous marier devant Dieu ».

Mes bien chers frères

J'AI SOIF

D'après Antoine de Saint-Exupéry, à qui je vais faire dire ce qu'il n'a pas voulu dire :

« Ce qui embellit le désert, dit le Petit Prince, c'est qu'il cache un puits quelque part... »

Et, marchant, je découvris un puits au lever du jour. Le puits que nous avons atteint ne ressemblait pas aux puits sahariens. Les puits sahariens sont de simples trous creusés dans le sable. Celui-ci ressemblait à un puits de village.

« C'est étrange, dis-je au Petit Prince, tout est prêt : la poulie, le seau, la corde... »

Il rit, toucha la corde, fit jouer la poulie. Et la poulie gémit comme gémit une vieille girouette quand le vent a longtemps dormi.

Lentement je hissai le seau jusqu'à la margelle. Je l'y installai bien d'aplomb. Dans mes oreilles durait le chant de la poulie et, dans l'eau qui tremblait encore, je voyais trembler le soleil.

Et là, chose encore plus étrange, le puits se mit à parler :

« J'ai soif ! »

« Comment ? dit le Petit Prince, toi, le puits, tu me dis : j'ai soif ? Mais c'est moi qui ai soif ! »

« J'ai soif de ta soif, reprit le puits. De quoi le puits peut-il avoir soif sinon de la soif des voyageurs ? »

A la femme de Samarie, Jésus avait demandé : « Donne-moi à boire. » Le puits, c'est le Christ. L'eau, c'est l'Esprit-Saint. Le voyageur, c'est toi, c'est moi. Le désert, c'est ta vie, c'est ma ville que je traverse chaque jour. Jésus a soif de ta soif d'absolu, de Dieu. Jésus a soif de ton amour.

« L'Eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle. » Et l'étoile qui guide le voyageur dans le désert, c'est qui ?

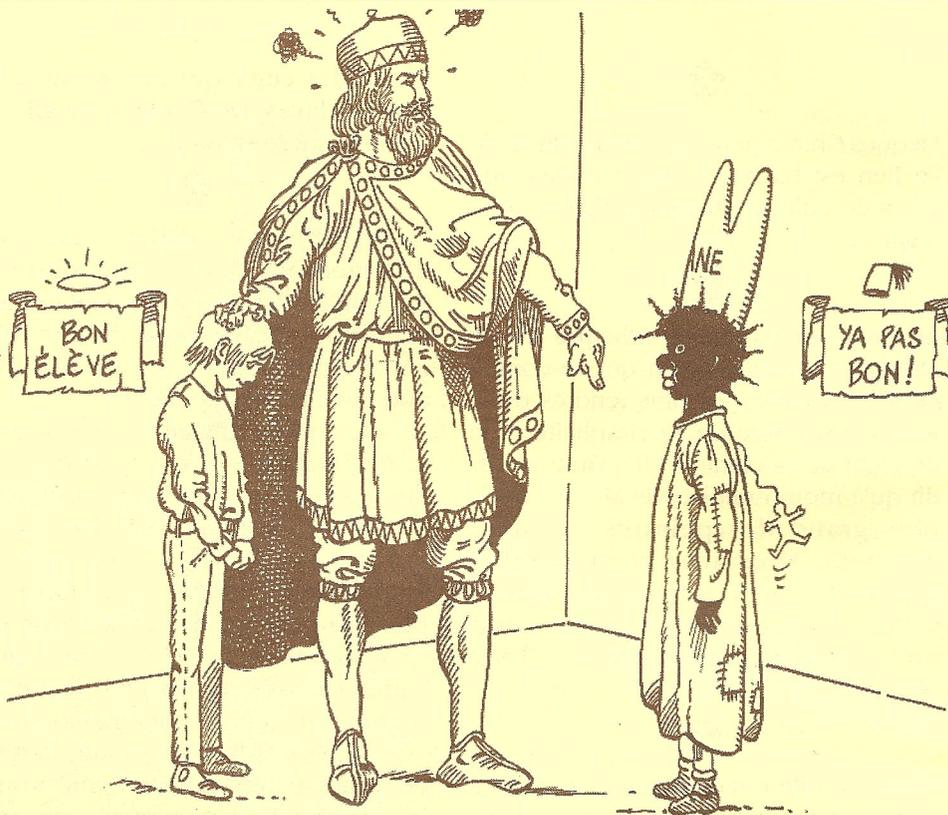
ABBÉ GUY-MARIE



Histoire de France

par Aramis

L'ensemble de la presse française rapporte l'incroyable nouvelle : « L'été sera chaud ! » A cela une raison essentielle : Contre toute attente, que ce soit à l'Assemblée nationale ou dans le cadre des négociations du GATT, le gouvernement n'a pas voulu inscrire avant l'automne le débat majeur pour l'avenir de la démocratie. Edouard Balladur aurait-il reculé sous la pression de certains ministres ? On le craint. Le nom de Jack Toubon est fréquemment cité depuis le 21 juin. Ce soir-là, placé sous le feu du direct par les télévisions, à l'occasion de la fête du solstice à coulisse en rut mineur, le ministre de la culture s'est révélé incapable de se faire clairement identifier par les jeunes présents. Les plus sagaces qui l'observaient de dos ont parfois cité le nom de Gorbatchev. Car, outre la calvitie, M. Toubon partage avec l'ancien chef du Kremlin la particularité dermique de posséder un angiome. Cette tâche de vin (ou nævus) se situant chez l'un, comme chez l'autre, au niveau de l'encéphale. Sur le front pour Gorby. Au sommet du dos chez Toubon. Quoi qu'il en soit, l'anonymat du ministre est total. L'été sera chaud ! En mettant fin à son mouvement de grève, le personnel de Météo-France renforce cette certitude. Très chaud même, puisque la droite s'obstine à ne pas reconnaître le plus imprescriptible des droits de l'homme : la célébrité.



H. Plumeau et R. Jacob

Poétesse distinguée, France Gale, veuve

Charlemagne l'alphabète immonde

hélas, les vocations. Cette obsession de

d'un éminent compositeur, aborde avec hardiesse en deux vers solitaires (car nous les avons isolés) toutes les données du problème qui nous occupe aujourd'hui :

“Qui a eu cette idée folle

“Un jour d'inventer l'école ?”

Cette élégie, comparable dans sa gravité aux stances d'Amédée Limpidol (“Qui a eu cette idée folle, un jour, d'inventer les colles”), trouve son écho dans une deuxième strophe audacieuse par le rythme mélodique des sons :

“C'est, ce, sacré Charlemagne !

“Sa-cré Charlemagne !”

Le choix, délibérément mélancolique de l'œuvre, où le sens aigu du tragique l'emporte finalement, montre à quel point la personnalité du fils de Pépin s'est inscrite dans nos mémoires. Avant toute chose, Charlemagne est un fanatique religieux que l'on pourrait ranger dans la catégorie des intégristes lefebvristes. Violent et dur, il ordonne que tous ceux qui ne voudraient pas recevoir le baptême aient la tête tranchée. Ce procédé inhumain accéléra à la fois les conversions mais aussi,

l'ordre moral est indissociable de la France de Pépin. Charlemagne, ensuite, est un authentique impérialiste. Et, il va de soi, un tigre de papier. Par annexions successives, “Anschluss” au-delà du Rhin, “ricongiungimento” au-delà des Alpes, son royaume devint presque aussi grand que l'avait été l'Empire romain.

Charlemagne, enfin, doit aussi être considéré comme l'initiateur de l'apartheid et de la sélection, ce qui revient au même. En effet, non seulement il entreprit une ghettoïsation systématique des jeunes en les enfermant dans des écoles ; mais encore il procéda personnellement au tri de ceux-ci. Les séparant arbitrairement en bons à droite et mauvais à gauche. Cette combinaison ignoble nous permet aujourd'hui d'affirmer que Charlemagne est bien le père d'Hitler. Ce qui, avouons-le sans crainte, renverse totalement la doctrine établie jusqu'alors et selon laquelle Pépin était considéré comme le fils d'Hitler. Dans l'état actuel de nos recherches généalogiques, Le Pen, lui, ne serait que le voisin spirituel, voire le cousin spirituel de Charlemagne. La thèse de la fille spirituelle étant écartée pour l'instant par le tribunal de Nancy.



**Le Libre journal
de la France Courtoise**

68, rue David d'Angers - 75019 Paris
Tél. 42.46.44.77 - Fax 48.24.08.28

OUI, JE M'ABONNE AU *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Je sais que je ne recevrai ni téléviseur, ni téléphone portable, ni bulletin de participation à une super tombola dotée de nombreux prix prestigieux mais simplement un décadaire de civilisation française et de tradition catholique écrit par des journalistes libres.

Je comprends qu'en m'abonnant, je conforte la comptabilité du *LIBRE JOURNAL de la France Courtoise* ce qui explique que je bénéficie d'une réduction sur le prix de vente au numéro qui est de 27 F

Je désire un abonnement de

- Un an, donc je verse six cents francs soit 340 F d'économie
 Six mois, donc je verse trois cent cinquante francs soit 136 F d'économie

Je paie par chèque bancaire postal mandat à SDB 68 rue David d'Angers - 75019 - Paris

Je désire que cet abonnement soit servi à l'adresse suivante :

Madame, Mademoiselle ou Monsieur :

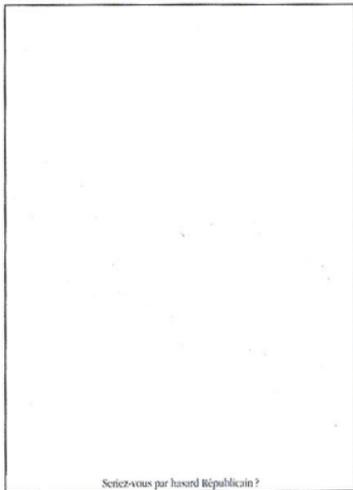
à :

Code postal :

T SVP

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N°1

Series-vous par hasard Républicain ?

21 avril 1995. Prix au numéro 27 francs

- ARAMIS ■ BAJ ■ BERNET ■ BRASSIÉ
- BRIGADIER ■ CHAUMEIL ■ CISNEROS
- COHEN ■ GREC ■ GUY-MARIE ■ LORO
- LUGAN ■ MANCEAUX ■ MONNIER
- VALDENE ■ VENTAVON ■ et... ADG

OUI, JE DÉSIRE FAIRE CONNAITRE LE *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Pour cela, je vous commande plusieurs exemplaires que j'offrirai à mes parents, amis et connaissances susceptibles d'être intéressés par ce décadaire de civilisation française et de tradition catholique édité par une équipe de journalistes libres de toute attache bancaire, publicitaire ou politicienne.

Adressez moi :

- Trois exemplaires (valeur 81 F) au prix de 65 F
- Cinq exemplaires (valeur 135F) au prix de 120 F
- Dix exemplaires (valeur 270F) au prix de 220 F

Je paie par chèque bancaire postal mandat à l'ordre de SDB, 68 rue David d'Angers 75019 PARIS

Je désire recevoir cet envoi à l'adresse suivante :

Madame, Mademoiselle ou Monsieur :

rue :

à :

Codae postal :